

L'ACTION NATIONALE

Volume LXIV, Numéro 8

Avril 1975

\$1.00

**LA DÉNATALITÉ ?
L'ANGLAIS À L'ÉLÉMENTAIRE ?**
Éditoriaux

**MARCEL HAMEL, JOURNALISTE
ET ÉCRIVAIN**
Réjean Olivier

NATIONALISME ET PARTISANERIE
Pierre et Lise Trépanier

LA MORT DE L'HOMME
Georges Allaire

LA GRÈCE
Madame Paul Normand

POUR VOS ACHATS CONSULTEZ NOTRE RÉPERTOIRE
D'ANNONCEURS CLASSIFIÉS

TABLE DES MATIÈRES

	pages
ÉDITORIAUX : La dénatalité ? (Richard Arès)	617
Une langue seconde à l'élémentaire (Patrick Allen)	622
Réjean OLIVIER : Marcel Hamel, journaliste et écrivain	628
Pierre et Lise TRÉPANIÉ : Nationalisme et partisanerie : Louis Archambeault	649
Georges ALLAIRE : La mort de l'homme	656
Madame Paul NORMAND : La Grèce	669

Dépôt légal — 1^{er} semestre 1975
Bibliothèque nationale du Québec

hommages de

LA QUÉBÉCOISE

notre cigarette à nous

Courrier de la deuxième classe
Enregistrement no 1162

Les étrangers ont
acheté nos vieux
meubles et se font
gloire d'en avoir
orné leurs musées.

**LAISSEREZ-VOUS AUSSI
PARTIR À L'ÉTRANGER
LES QUELQUES RARES
COLLECTIONS D'AILLEURS
INCOMPLÈTES (1933-1962)
de L'ACTION NATIONALE.**

L'Action Nationale

est la revue que consultent
et analysent tous ceux qui
veulent suivre la pensée
nationale au Québec

Un instrument bibliographique indispensable dans
toutes les écoles secondaires, CEGEP et univer-
sités.

La série comporte deux parties :

1 — 1933-1962, format 4½ / 5" x 7¼ / 7¾"
selon les périodes

2 — 1962- ? , format actuel 5¼" x 8¼"

Il reste encore possible de constituer une dizaine
de collections assez complètes.

Demandez-nous nos disponibilités et nos prix

Case postale 189, succursale N, Montréal H2X 2N2

AUX PROFESSEURS ET AUX ÉTUDIANTS:

Nous disposons plus abondamment de certains numéros de

L'ACTION NATIONALE

portant sur des sujets nationaux divers

Nous en disposerions
soit à l'unité, soit
par quantités, selon
le cas, pour *environ*
les frais d'expédition :

*Consultez-nous sur les
travaux que vous faites
ou recommandez, pour savoir
si nous ne serions pas en
mesure de vous fournir
cette documentation à bon compte.*

Case postale 189, succursale N, Montréal H2X 2N2

L'ACTION NATIONALE

Volume LXIV, Numéro 8

Avril 1975

\$1.00

ÉDITORIAL

La dénatalité : des recommandations à connaître et à appliquer

par RICHARD ARÈS

Le Québec est atteint d'un cancer qui le ronge et contre lequel on n'est pas encore parvenu à trouver un remède efficace : la dénatalité. En quelques années, soit de 1961 à 1972, son taux de naissances a diminué de près de la moitié, passant de 26.1 à 13.8 et occupant le dernier rang de toutes les provinces canadiennes. En 1961, le Québec comptait 671,256 enfants de 0 à 4 ans ; en 1971, il n'en compte plus que 480,520, soit 190,736 de moins. Situation qui se reflète d'abord au niveau des commissions scolaires qui se voient dans la nécessité de fermer des écoles, des écoles francophones d'abord.

Ainsi, par exemple, la Commission des Écoles catholiques de Montréal qui comptait 230,075 élèves en 1969 n'en compte plus que 184,415 en 1974 et n'en compterait plus, paraît-il, que moins de 140,000 en 1978. Devant cette évolution alarmante, la Commission a réagi en créant, le 5 septembre 1974, un Comité spécial sur la natalité, lequel a remis son rapport le 19 décembre de la même année. Sa première constatation est la suivante :

Souvent, de nos jours, le couple se prive d'avoir des enfants pour être en mesure de s'offrir plus de confort matériel ou, encore, plus de liberté. On prétend fréquemment, ainsi, que la femme « libérée » (du lavage des couches et des chaudrons) s'épanouit en travaillant hors du foyer... En réalité, il n'est pas rare que la femme accepte de s'astreindre à une tâche routinière ou peu valorisante pour aller chercher un revenu d'appoint essentiel à son foyer, ou bien pour « se payer un peu de luxe ». Aujourd'hui, les couples ayant plusieurs enfants sont couramment considérés comme des gens étranges et bizarres.

De fait, derrière une façade de motivations culturelles (épanouissement, libération de la femme, etc.) et professionnelles, il arrive fréquemment que l'on trouve une motivation économique plus ou moins justifiée. Sans nier les besoins véritables, il importe de voir à revaloriser dans le contexte actuel le rôle de la mère au foyer, de faire ressortir l'importance de la présence des enfants dans la vie du couple — pour les conjoints comme pour l'État — et donc de chercher à dédommager la mère qui se voit contrainte de laisser tomber un revenu d'appoint possible pour mieux prendre soin de ses enfants.

Les causes de la dénatalité

Le Comité spécial de la C.E.C.M. indique, en trois paragraphes seulement, les causes de la dénatalité. Elles sont, à ses yeux, de trois ordres :

moral : transformation et, dans certains cas, dégradation des valeurs fondamentales (notamment la famille, la religion, la transmission de la vie), instabilité de la vie du couple, individualisme, manque d'optimisme, d'idéal, de confiance en soi et en l'avenir.

social : idéalisation des modèles de famille réduite ou sans enfants, recherche de liberté (absence de contraintes) et de confort, hantise de la « libération » de la femme, insécurité politique, absence de fierté nationale, de patriotisme, urbanisation rapide qui rend impersonnelles les grandes villes, inexistence d'une politique gouvernementale familiale ou démographique cohérente.

économique : insécurité financière (crainte du chômage ou d'une récession), matérialisme, crainte de surpeuplement mondial.

Les recommandations pédagogiques

À la suite de ces considérations, le Comité spécial sur la natalité en vient à formuler des recommandations, d'une part, à la C.E.C.M. et, d'autre part, aux gouvernants, recommandations visant à remédier à la situation d'aujourd'hui, en particulier à amener la population à modifier son comportement démographique. Parmi ces recommandations, je me contente de signaler ici celles qui concernent l'enseignement pédagogique donné aux jeunes à l'école. Le Comité veut que cet enseignement amène jeunes et adultes à prendre conscience « de la richesse des valeurs humaines fondamentales que sont la famille et l'enfant et des risques que comporte la dénatalité pour notre collectivité ». Il demande, en conséquence, que l'essentiel des points suivants se retrouve dans l'enseignement que la Commission donne aux élèves :

- a) lutter contre le matérialisme qui mène à l'égoïsme, pour assurer la survie de notre peuple, en valorisant la dimension culturelle, spirituelle et sociale de l'être humain ;

- b) amener la population, et particulièrement les jeunes, à percevoir l'enfant comme un « actif » national plutôt que comme un « passif » individuel pour les parents : leur faire prendre conscience de l'épanouissement que procure aux parents l'enfant qu'ils éduquent ;
- c) réhabiliter, dans l'esprit des gens, le travail de la femme au foyer, en insistant sur l'importance du rôle social que remplissent les mères de famille lorsqu'elles éduquent elles-mêmes leurs enfants ;
- d) fournir aux jeunes une saine éducation sexuelle qui dépasse tout le champ de la régulation des naissances et de la contraception et leur inculque un sens marqué de leurs responsabilités ;
- e) inciter les adultes à suivre des cours d'éducation populaire, notamment en ce qui touche la psychologie du couple, la psychologie de l'enfant, la famille, etc. ;
- f) favoriser davantage la culture générale, même au risque de devoir allonger la durée du cours secondaire : la spécialisation hâtive forme des hommes d'une culture technique qui sont difficilement capables d'accéder à la synthèse de problèmes humains complexes comme celui de la natalité, n'ayant pas reçu de formation humaniste ;
- g) intégrer dans les cours culturels des notions de philosophie de la vie, de comportement éthique, de formation (et non strictement d'information) et des éléments susceptibles de favoriser la natalité, dans le cadre des valeurs et objectifs fondamentaux de la vie : souligner l'importance nationale et psychologique de l'enfant et de la famille dans notre société ;
- h) revaloriser le programme de formation en sciences humaines, tant auprès des parents que des élèves : tendre à fournir une culture humaniste et morale nécessaire au développement de la maturité.

Le Comité, non seulement énonce ces recommandations, mais il demande que les concepts qu'elles contiennent soient intégrés aux programmes d'enseignement destinés à tous les élèves de la Commission, notamment dans le cadre des cours de formation personnelle, sociale, familiale et économique, des cours d'initiation à la technologie et aux sciences familiales, des cours de sciences religieuses ou morales, des cours de géographie humaine, de même que dans différents types de

cours destinés aux adultes. Il va même jusqu'à suggérer que certains de ces cours deviennent obligatoires pour les jeunes.

* * *

Mériteraient aussi d'être signalées les autres recommandations faites par le Comité, en particulier celles qu'il adresse à nos gouvernants. Qu'il suffise de dire qu'elles vont dans le même sens et complètent admirablement sur le plan politique celles qu'il a formulées sur le plan pédagogique et dont je viens de transcrire le texte. Certains estimeront que ces recommandations sentent le « vieux », le « déjà connu » et qu'elles nous reportent à « l'avant-Révolution-tranquille » ; peut-être, mais l'expérience le prouve : elles sont d'une telle valeur pédagogique et reflètent une si grande santé morale qu'on n'en a pas encore trouvé de meilleures, de plus efficaces pour éduquer des enfants et faire un peuple.

La Commission des Écoles catholiques de Montréal, lors de l'assemblée régulière du Conseil des commissaires tenue le 23 janvier 1975, a accepté, en principe, ces recommandations et elle a demandé au directeur général d'étudier la possibilité de les appliquer en les intégrant progressivement aux programmes d'enseignement. Geste extrêmement positif auquel il faut souhaiter plein succès et qui, pour porter ses fruits, exigera, de la part des responsables, une dose considérable de courage et de ténacité pour vaincre les obstacles de toutes sortes qu'ils ne manqueront pas de rencontrer dans leur mise en application.



ÉDITORIAL

ENFIN UNE RECHERCHE QUI FAIT SÉRIEUX
ET DÉMONTRE SCIENTIFIQUEMENT L'INUTILITÉ
D'APPRENDRE UNE LANGUE SECONDE
AU PRIMAIRE !

par Patrick Allen

Pas un « bluff » du futur éjecté du cerveau d'un politicien ou d'un haut fonctionnaire à sa solde, ni un attrape-nigaud, ni un trompe-l'œil, ni une expression de « wishful thinking » ! Pas une recherche sérieuse émanant, comme il se devrait, du ministère québécois de l'Éducation ou de la plus grande commission scolaire, i.e., la CECM ; pas même un gros document des États-Unis où se sont multipliées les investigations plus ou moins approfondies sur le sujet et où nos soi-disant LEADERS en instruction ou éducation publique puisent la plupart du temps les yeux fermés, pensant que la créativité ne peut venir que d'outre quarante-cinquième, notre système d'enseignement restant encore voué à l'impuissance et à la stérilité par l'absence de recherche originale !

Mais oui, c'est d'outre-mer, de la Grande-Bretagne, que nous vient cette fois la lumière, toute chaude et neuve de 1974, dans un rapport-choc de la National Foundation for Educational Research in England and Wales. Une expérience-pilote encouragée par un ministre de l'éducation qui a l'esprit ouvert, même s'il parle anglais comme le français... L'enquête a été menée d'une façon rigoureusement scientifique pendant non pas quelques mois, mais pendant 10 ans auprès de quelque 18,000 élèves et d'un grand nombre d'instituteurs répartis dans 125 écoles de Grande-Bretagne et du pays de Galles. Le rapport d'enquête, qui est paru en décem-

bre dernier, est divisé en trois parties correspondant aux grandes étapes de la recherche et subdivisé en une dizaine de chapitres. Ceux-ci sont complétés par la description du processus imposant du cheminement des observateurs, du prélèvement des données à retenir et des méthodes d'analyse des faits. Le tout est couronné par une riche bibliographie, un glossaire et un index analytique des matières. À toutes les étapes de l'enquête, les analystes ont tenu compte du sexe de l'élève, de son âge, du statut économique-social des parents, de certaines conditions particulières de l'organisation du milieu scolaire, de la taille des groupes, des relations entre groupes et instituteurs. Un sommaire des conclusions et leur analyse critique, selon les dominantes observées, sont directement intégrés à chaque étape de l'enquête.

Voilà du pain tout frais pour la table de travail et de réflexion de nos grands du système d'éducation au Québec, comme les Cloutiers et les Lavoie-Roux, et pour les plus petits comme vous, lecteur, comme moi, informateur. Comme l'écrivait Lysianne Gagnon, dans *La Presse* du 2 février 1975, « Ceux qui rêvent de voir tous les petits francophones québécois apprendre l'anglais dès l'âge de six ans feraient bien de réfléchir sur les conclusions de l'une des enquêtes les plus sérieuses jamais faites sur le délicat problème de l'apprentissage précoce d'une langue seconde, et dont les résultats viennent d'être publiés en Grande-Bretagne ». Les conclusions dominantes, nuancées au besoin, sont claires et précises. En voici quelques-unes.

* L'idéal ou la décision la plus lucide à prendre, face au démarrage de l'enseignement d'une langue seconde, n'est pas de commencer au primaire, les plus jeunes élèves n'étant pas plus aptes que leurs aînés et devant courir après l'essentiel plutôt qu'après l'accessoire. C'est plutôt l'inverse ou le contraire qui est pertinent : les élèves à qui le NFER a fait commencer l'apprentissage du français à huit (8) ans ne l'ont pas mieux maîtrisé au terme de l'expérience-pilote que ceux qui avaient commencé à onze (11) ans.

* Le FACTEUR DE RÉUSSITE repose, non sur l'âge de

l'élève, mais sur le TEMPS consacré à l'apprentissage d'une langue seconde, compte tenu du nombre d'heures, de la qualité et de l'intensité du travail personnel de l'élève, de ses aptitudes intellectuelles et de sa motivation issue de la stimulation qu'il peut recevoir de son milieu familial et de la compétence de son maître immédiat à l'école.

- * C'est uniquement dans l'apprentissage de la prononciation et de la conversation courante, non de la grammaire ni du vocabulaire ni de la composition, que le jeune enfant au primaire peut devancer l'adolescent ou l'adulte ; donc pas cette facette de l'apprentissage de la langue seconde qui peut tout aussi bien être acquise à la maison familiale, sur le trottoir, sur les terrains de jeu et pas nécessairement à l'école au moyen d'un enseignement formel ou structuré.

Bilan à résultats plutôt négatifs au primaire

- * Le bilan de l'*apprentissage précoce* d'une langue seconde a des résultats négatifs au primaire, selon le rapport de la NFER. En effet, la moitié environ des élèves qui ont commencé à huit (8) ans arrivent au secondaire déjà « tannés » et « démotivés » ; ils en ont « assez » de la langue seconde et le sentiment de frustration, d'ennui ou la crainte d'échec, augmente devant les nouveaux programmes du secondaire qu'ils voient de prime abord comme du « recuit », du « déjà-vu ».
- * Les résultats obtenus à la fin du primaire pour la lecture et l'écriture de la langue seconde sont « décevants », même chez ceux qui sont parvenus à la parler et à la comprendre assez bien, témoignent les directeurs d'école qui ont pu suivre de près le déroulement de l'enquête-pilote de la NFER.
- * Les élèves des *petites écoles* rurales d'Angleterre ont en grande majorité réussi mieux en langue seconde que ceux des *grandes écoles* urbaines et continuent de mieux réussir au secondaire, du moins pendant les deux ou trois premières années. Une autre brèche dans les politiques de grandeur du ministère québécois de l'Éducation.
- * À privilégier trop tôt l'enseignement de la langue seconde, l'expérience-pilote a aussi découvert qu'on tue la motivation au secondaire pour les langues étrangères (allemand, italien, espagnol), l'insatisfaction ayant atteint chez plusieurs élèves l'état critique qui conduit au refus global.

- * Les filles ont réussi mieux que les garçons dans tous les tests au primaire et au secondaire, même si on a constaté que des facteurs, comme l'approche de l'âge de la puberté, puissent atténuer l'écart de cette tendance à la réussite.
- * Au niveau secondaire, les élèves des écoles « réservées à un seul sexe » réussissent mieux que ceux qui étudiaient dans les écoles mixtes.
- * La relation entre la réussite d'un élève dans l'apprentissage d'une langue seconde et son statut socio-économique est étroite : les fils et filles de famille relativement à l'aise et de professionnels maîtrisent généralement mieux et plus vite une langue seconde ou une langue étrangère.

Bilan révélateur du milieu de vie et d'une certaine ambiance pédagogique

- * Il peut donc être irréaliste ou risqué de penser que tous les élèves peuvent, sans risque pour leur langue maternelle, apprendre au même rythme une langue seconde s'ils sont issus de familles bien nanties du point de vue monétaire et intellectuel ou s'ils appartiennent à des familles que la vie a moins choyées : en Angleterre comme au Québec, l'école reflète des inégalités socio-économiques qui doivent entrer en ligne de compte, selon l'expérience de la NFER, si on veut que le processus d'apprentissage d'une langue seconde ne soit funeste à l'épanouissement de l'identité nationale.
- * Plus les enfants habitaient vers le sud, donc plus près de la France, plus ils étaient motivés face à l'apprentissage de la langue seconde et mieux ils réussissaient à l'examen de français, preuve que l'intérêt joue un grand rôle dans les mécanismes d'étude de quelque nature que ce soit.
- * La préférence des élèves à tous les niveaux pour un enseignement PERSONNALISÉ fait par un maître sympathique et compétent a été manifeste dans l'enquête-pilote de la NFER. Tous les « gadgets » comme les bandes sonores, les magnétophones, les autres moyens audiovisuels à usage répétitif avaient le don de fatiguer les meilleurs élèves qui en sont venus à les détester ; les moins bons, par contre, préféraient les moyens audiovisuels. On ne voulait sans doute pas un retour, à la moderne, aux procédés de l'époque médiévale, comme le dessin, la gravure, les murales, les sculptures, etc, moyens

populaires alors pour communiquer un certain nombre de connaissances à des masses de gens qui ne savaient ni lire, ni écrire et qui n'avaient pas accès à une autre forme d'enseignement par les maîtres du temps... Une autre leçon pour le Québec contemporain où la mode est aux « clinquants » scolaires et académiques.

En conclusion générale, les auteurs de cette recherche-pilote intitulée PRIMARY FRENCH IN THE BALANCE sous les auspices de la NFER et après dix années d'observation scientifique estiment qu'il est désirable de ne pas étendre davantage l'enseignement de la langue seconde (en l'occurrence le français) dans les écoles élémentaires de l'Angleterre et du pays de Galles. C'est la réponse à l'objectif qui était de savoir s'il était « pédagogiquement souhaitable » de généraliser au primaire cet apprentissage à ce niveau.

Alerte contre l'improvisation au Québec

Quelle stratégie prudente et éclairée à Londres face à une langue maternelle déjà vigoureuse et bien protégée et dont le peuple a raison d'être fier ! Quelle improvisation aveugle au Québec face à une langue maternelle déjà indigente et fragile, menacée de toute part et dont les Québécois, à force de la voir attaquée, bafouée, sacrifiée par les dirigeants eux-mêmes de notre ministère de l'Éducation et de la plupart des commissions scolaires, ne savent plus s'ils doivent en être fiers ou s'ils doivent l'abandonner insensiblement au sort que les forces du milieu lui font à l'école et au travail ! C'est un effort décuplé qu'il faut déployer en haut lieu au Québec pour rétablir la situation des droits du français. Au moins ce qu'a fait le ministre anglais de l'Éducation en collaborant étroitement avec cet organisme semi-public de recherche, la NFER ! Puis des mesures plus spécifiques en raison de la menace dont le français d'ici est chaque jour victime. Fini de se lancer à l'aventure comme plusieurs autorités scolaires l'ont fait pour l'apprentissage précoce de l'anglais, sans la moindre étude, sans projet-pilote, pour des raisons ouvertes de « petite politique » et sous la pression de groupes de parents et d'hommes d'affaires

mal informés ! Sinon, c'est le désastre à plus ou moins court terme.

À partir de l'enquête-pilote qui vient d'être révélée au public de Londres et du monde entier, que nos responsables québécois, ministres, hauts fonctionnaires, commissaires d'école, professeurs à tout niveau, commencent par réfléchir, se réveillent et passent à l'action ! Si on n'a pas l'originalité d'adapter cette enquête aux besoins du milieu québécois, qu'on l'applique à la lettre, i.e. qu'on cesse de rêver à l'enseignement précoce de la langue seconde ! Qu'on ait au moins assez de curiosité et de sens des responsabilités pour en scruter au texte les résultats et qu'on se recueille un peu, face au problème national du Québec qui est en cause et, par répercussion, celui de tout le Canada qui est également impliqué ! Que les parents et les hommes d'affaires en soient informés par étapes bien choisies, au moyen des journaux, de la radio, de la télévision. Pour une autre fois encore, les Anglais ont donné l'alerte et une bonne leçon de savoir-vivre collectif et de fierté nationale : ce sont des gens civilisés, maîtres de leur destin.

À l'heure où au Québec, beaucoup de jeunes diplômés de nos CEGEP ne sont plus capables de situer nos régions géographiques et économiques et ne savent même pas que Samuel de Champlain n'est pas « l'inventeur du pétrole », parce qu'on ne leur a pas donné les éléments de la géographie et de l'histoire de leur milieu, on a peut-être encore besoin d'un « self-made-man » comme Paul Desrochers voué au culte de l'efficacité et de jeunes qui peuvent ignorer que M. Bourassa ne porte pas de sous-vêtements de marque « Pennman » ou « Stanfield » . . . On ne peut cependant plus tolérer que le jeune québécois, par et à cause de l'école, devienne apatride. Si on en est là, l'heure est venue d'introduire à Montréal et dans tout le Québec l'enseignement de l'anglais à compter de la première année du primaire, la langue maternelle des francophones devant ainsi « encaisser » son coup de mort.

Marcel Hamel, journaliste et écrivain de l'Assomption (1913-1974)

Hommage posthume à un fervent
nationaliste québécois

Par Réjean Olivier,
bibliothécaire (Collège de l'Assomption),
membre de la Société historique de Joliette.

L'éloge d'un ami, devoir difficile !

Faire l'éloge d'un ami ce n'est pas facile ! Depuis une semaine et demie que j'essaie de condenser en quelques lignes les titres et hauts faits de quelqu'un qui a été pour moi, depuis 10 ans seulement que je le connais, l'homme toujours affable et accueillant avec qui il faisait bon dialoguer sur différents sujets qui touchaient de près ou de loin à notre vie nationale : sujets politiques, culturels ou artistiques, folkloriques, touristiques ou intellectuels.

Jamais, après le recul du temps, je n'ai rencontré un personnage si haut en couleurs, si pittoresque et si « acharné » à sa petite patrie, le Québec ! C'est peut-être le plus bel hommage à lui rendre. Il va sans dire que nous étions d'âges différents ; lui 62 ans et moi seulement 36. Il aurait presque pu être mon père ! Mais, c'était comme mon frère ! Avec lui, j'ai peut-être plus appris que dans des centaines de bouquins parce qu'il vivait une vie intense et mettait en pratique toutes ses connaissances.

Oui, depuis une semaine et demie que j'essaie de condenser en un tout homogène les grandes lignes de sa biographie, sa vie, en un mot. Il est vrai que Marcel Hamel a toujours été très humble de sa personne ; plutôt retiré, son « moi » ne comptait aucunement. C'est pourquoi il n'a laissé aucun curriculum vitae, aucune biographie qui aurait pu nous guider dans l'établissement d'une chronologie. Ce qui me rend la chose plus difficile.

Souvent je lui disais : « Je vais écrire quelque chose sur votre traduction et votre étude du *Rapport Durham* ; ou je vais écrire sur votre carrière de journaliste ! » Il me répondait toujours par la négative et ne voulait aucunement être mis en évidence. C'était l'humilité même !

J'ai connu Marcel depuis dix ans seulement, c'est-à-dire qu'il avait alors 52 ans. Il était dans sa dernière tranche de vie et avait probablement vécu la partie la plus intense et la plus acharnée de son existence. Une

chose m'a sauvé dans mon travail biographique ; il avait la manie, comme excellent journaliste qu'il était, de conserver beaucoup de documents.

Journaliste, Marcel Hamel a conservé une documentation abondante

En effet, grâce à l'amabilité et à l'affabilité de Madame Hortense Gervais-Hamel, son épouse, j'ai eu accès à cette nombreuse documentation. Comme il en a conservé des documents dans sa vie ! Il a tenu d'abord un journal alors qu'il était étudiant au Séminaire de Québec dans lequel il est beaucoup question de sa famille, ses études et ses amitiés ; il a même conservé plusieurs travaux scolaires de l'époque. Tant en lettres qu'en philosophie, on voit déjà poindre le travailleur acharné qu'il était appelé à devenir.

Un second journal, celui-là beaucoup plus intéressant, à mon avis, pour le connaître, a été tenu alors qu'il était d'âge mûr : « *Journal : juillet 1936 à mars 1943* » (c'est-à-dire de 23 à 30 ans). C'est probablement la partie de sa vie la plus intéressante pour connaître ses idées et ses amis.

Ce fut aussi, à ce qu'il m'a semblé, la partie de sa vie où il a vécu le plus intensément et le plus activement bien que, comme nous le verrons, il était retiré du monde durant une bonne partie de cette période de 1936/43.

En plus de ces deux journaux, Marcel a entretenu une correspondance très impressionnante avec des écrivains, des penseurs et des journalistes contemporains. Des centaines de lettres nous le montrent alors aux prises avec tous les grands problèmes contemporains, au cœur des principaux débats qui ont secoué le Québec durant la crise avant la seconde guerre mondiale, pendant et après celle-ci. Ensuite, de nombreuses coupures de journaux (articles et documents épars) m'ont aidé. Enfin, un nombre très grand de photographies m'ont permis de fixer définitivement la chronologie.

Donc, deux journaux personnels, une correspondan-

ce abondante, une documentation journalistique et photographique, ont été mis à ma disposition pour quelques jours. Enfin, la collection complète de *La Nation* et du *Portage / La Rumeur du Portage* a facilité mes recherches.

La jeunesse de Marcel : 1913/1936

Marcel Hamel naît à Québec le 10 mars 1913 d'Ovide Hamel et Corinne Rancourt. Il serait intéressant de parcourir la généalogie de cette famille qui s'apparente avec notre grand peintre Théophile Hamel (1817-1970) qui lui était natif de Sainte-Foy. Marcel est élevé dans une famille nombreuse ; il fait ses études primaires à l'École Morissette de Québec de 1919 à 1926. Il entre ensuite au Petit Séminaire de Québec en 1926 pour terminer 8 années d'études classiques avec l'obtention d'un baccalauréat ès art (1926-1934)

Polémique avec son ancien professeur Mgr Camille Roy

Il eut entre autres professeurs au séminaire Mgr Camille Roy, plus tard Recteur de l'Université Laval ; Mgr Roy lui enseigne les lettres et commence à l'époque à donner un cours en littérature « canadienne-française ». Monseigneur Camille Roy s'est plu dans ses critiques à parler quasiment « ex-cathedra » et à descendre certains jeunes intellectuels de l'époque.

On n'a qu'à penser à l'accueil très froid et négatif qu'il a eu envers Albert Laberge et *La Scouine* pour voir qu'il pouvait alors créer parmi les jeunes étudiants de l'époque une certaine idée belliqueuse et négative vis-à-vis l'avenir intellectuel de certains néophytes qui voulaient pointer avec des idéologies souvent assez peu orthodoxes à la Emile Zola ou à la Balzac. Le professeur de littérature pouvait alors passer pour un peu retardataire et destructeur. C'est pourquoi il sera souvent par la suite critiqué et porté à nu par ses anciens disciples eux-mêmes.

Pour ne citer qu'un exemple. On sait en effet que Marcel Hamel a, souventes fois, dénigré son ancien

professeur surtout dans *La Nation*. En voici donc, résumée en quelques lignes, la substance tirée d'une lettre de Louis Francœur à Marcel Hamel datée du 29 mars 1938 : « Je ne suis pas surpris que Mgr Roy vous poursuive implacablement. Vous êtes ni le premier, ni le seul sur lequel s'exercent les rancunes des mandarins d'université. Il est désolant que ces gens-là mettent une joie sadique à acculer des jeunes gens, qui ne pensent pas comme eux, au bord de la famine. »

Mais, ces poursuites journalistiques furent l'apanage d'une jeunesse en voie d'émancipation et de recherche de personnalisation. Péchés de jeunesse, les critiques acerbes contre Mgr Roy durent ce qu'aura duré *La Nation* (1936/39). Les erreurs sont par la suite pardonnées et expiées.

En effet, une lettre datée de St-Benoît-du-Lac du 10 juin 1942 de Marcel Hamel à Mgr Roy se lit comme suit, et je cite certains extraits :

« Les impromptus épistolaires ne détonnent jamais dans l'existence des prêtres. Ces messages ont un caractère qui les distingue des autres lettres ; ils semblent venir d'outre-tombe et portant dans leurs plis l'aveu des larmes et la réparation des injustices, ils éveillent en nous des résonances lointaines, déjà oubliées, des souvenirs qui ont fait saigner le cœur et que le temps a guéris, mais ce n'est pas sûr, comme un baume. Cette lettre-ci est d'un ancien élève du Séminaire. Dans ces années heureuses il y fut votre ami. Cet ami malheureusement n'a jamais fait honneur à la maison, toujours parmi les cancre, et — ce qui est pis — a bien mal tourné. Il s'en est allé dans le monde, puis a végété longtemps « au mauvais vent » dont parle Verlaine. Un jour, il a rencontré une parcelle de vérité qu'il a prise pour toute la vérité, et à la suite d'une totale et effarouchante croisade au service d'un idéal politique, il a non seulement commis mille fredaines mais encore emporté par le délire d'avoir découvert une autre Amérique, parce que vous vous étiez opposé publiquement à son évangile, il vous a insulté gravement, injurieusement et grossièrement dans le journal qui servait de véhicule à ses fanfaronnades de révolutionnaire à la manque. Remarquez qu'il continue encore de croire à l'impérative nécessité de cette idée pour

laquelle, jadis, il a vendu corps et âme ; ... Pour vous, il y a belle lurette que vous avez pardonné. Mais c'est à moi de venir à vous et de vous confesser les articles injurieux de *La Nation* contre vous. Ils m'ont été plus lourds sur la conscience que le monde sur les épaules d'Atlas... »

La réponse ne tarde pas à venir ; le 8 juillet suivant Mgr Roy lui répond : « Mon cher ami » dit-il... « il y a bien longtemps que tout cela vous fut pardonné, puisque cela le fut dès la publication de vos articles... Si pénibles qu'ils m'aient été, venant de vous, j'ai toujours pensé que Marcel Hamel devait traverser des jours mauvais pour écrire de telles choses... » Polémique de jeunesse vite oubliée !!!

De son goût pour les arts

Durant ses vacances d'été, il travaille avec notre ethnologue national et réputé : Marius Barbeau. Du temps de sa jeunesse, notre étudiant se demandait pourquoi Monsieur Barbeau ramassait tellement de vieilles choses, mais il n'y a pas loin entre la question et la réponse quand on sait tout l'amour que vouait Marcel Hamel pour les « antiquités québécoises » : les vieux manoirs, les vieilles églises, les vieux meubles et instruments aratoires...

N'a-t-il pas aménagé à l'Assomption le Manoir de la Seigneurie de la Pointe-du-Jour ? Il y avait même à une certaine époque installé un magnifique restaurant canadien et québécois. La Seigneurie a passé dernièrement entre les mains de notre critique de cinéma Luc Perreault qui doit se réjouir de posséder tout un ensemble de meubles et instruments anciens dont la maison était décorée. Marcel Hamel a probablement pris ce goût pour notre patrimoine national de Monsieur Barbeau vers les 18 ans. Il rêvait, du temps où il possédait encore la seigneurie d'aller mourir, tel un patriarche vieux et vénéré, dans son ancienne maison canadienne au milieu de toutes ces choses qui lui rappelaient son passé et son peuple auquel il était tellement attaché ! Mais souvent l'être humain rêve... Le rêve nous fait vivre !!!

N'avait-il pas aussi pris le goût pour l'art québécois dès cette période ? Probablement. Il vouait à Marc-Aurèle Fortin un culte quasi exagéré. Il ne jurait que par lui. Souvent, n'a-t-il pas consacré un numéro du Portage soit pour Noël ou à une autre époque à Fortin, à Henri Julien, Massicotte, etc . . . Ses goûts allaient à la peinture figurative, québécoise ou abstraite ; les grands noms tels que Alfred Pellan, Jean Dallaire, Les sœurs Bouchard, Robert Ayotte, Owen Chicoine, Wilfrid Corbeil, etc.

Des anciens comme Antoine Plamondon, Théophile Hamel avaient aussi ses faveurs. (Voir à ce sujet son article sur Hamel dans *Québec-Histoire*). Pour lui, une toile était une valeur sûre et valable ; il n'hésitait pas aussi à faire confiance à certains jeunes peintres de talent et ses choix étaient la plupart du temps judicieux.

Homme de goût, il voulait faire partager ses joies par le plus grand nombre et il était attristé de voir souvent que certaines personnes préféraient des « croûtes » à des toiles de valeur. Il faisait même le commerce avec certains connaisseurs et ses pièces étaient toujours très recherchées.

Durant les années de crise 1934/36

Après avoir terminé ses études classiques, il entreprend mais sans les terminer des études en Sciences sociales à l'Université Laval. Puis, il s'initie petit à petit au métier de journaliste en composant des reportages bénévoles pour l'*Action catholique* de Québec. C'est là qu'il prend ses premiers rudiments et ses goûts pour le journalisme. Il y rencontrera des confrères qui deviendront des amis et qui seront par la suite les initiateurs d'un des plus beaux hebdomadaires nationalistes et séparatistes que le Québec aura vu : « *La Nation* ».

Son travail à « La Nation » (1936/39) ses amitiés

Quelques jeunes journalistes de Québec fondent sous la direction de Paul Bouchard un nouveau journal qui se présente comme nationaliste et séparatiste : *La*

Nation. Le journal naît le 15 février 1936 et survivra jusqu'au 1er août 1939 ; il aura donc vécu durant 3½ ans. C'est l'organe du mouvement séparatiste puis ensuite du parti autonomiste. Paul Bouchard écrit dans le premier numéro : « Nous voulons la création d'un État libre français en Amérique . . . » Et encore : « Nous sommes séparatistes et la rupture du lien fédératif est la base de notre programme. » *La Nation* se divise en deux sections : l'une littéraire, l'autre politique. Celle-ci compte parmi ses rédacteurs : les rédacteurs en chef Pierre Chalout (1936) et Marcel Hamel (avril 1938-) ainsi que les rédacteurs Jean-Louis Gagnon, Pierre Letarte, Roger Vézina, Paul Talbot et Albert Pelletier. (Voir *Les journaux du Québec de 1764 à 1964*, par André Beaulieu et Jean Hamelin)

La Nation, hebdomadaire politiquement engagé et intellectuellement de calibre assez élevé est l'ancêtre, le précurseur, il va sans dire, de notre journal quotidien *Le Jour* qui œuvre aujourd'hui presque sur les mêmes traces. Donc, après 35 ans, on voit resurgir avec une ardeur accrue pour les mêmes buts et les mêmes arguments ou presque, un autre journal très nationaliste, il n'y a aucun doute, et qui emploie même comme titre et sous-titre une phrase de l'abbé Groulx : « Le jour où nous serons maître chez-nous . . . » Mais, alors que *Le Jour* est beaucoup plus structuré comme organisation, imaginez *La Nation* ou seulement quelques journalistes de moins de 30 ans (Marcel Hamel n'a que 23 ans) qui veulent faire passer un message d'une telle ampleur ! Le mouvement politique n'était pas à cette époque aussi évolué ; une chose les a sauvés, leur grande ferveur nationaliste et l'idéologie de leur maître, l'abbé Groulx. Il n'en fallait pas plus . . .

J'ai devant moi la collection complète de *La Nation* reliée en 2 gros bouquins. Il y aurait aujourd'hui tout un intérêt à analyser la manière dont ces jeunes journalistes ont défendu leurs convictions. Il est certes assuré que, comme maître incontesté, ils ont eu l'abbé Lionel Groulx. Dès le 2e numéro, on publie même une lettre de

celui-ci. Mais, toujours l'abbé Groulx a voulu tout en étant, comme toile de fond, être l'initiateur et l'éveilleur de notre jeunesse nationaliste des années '30, ne jamais s'impliquer politiquement dans quelque action que ce soit. Il était d'abord prêtre et a toujours voulu garder ses distances vis-à-vis la politique.

Relations avec l'abbé Groulx :

Marcel Hamel a entretenu avec l'abbé Groulx une correspondance intéressante dont nous voudrions ici donner quelques bribes inédites ; alors que Marcel Hamel demande à l'abbé Groulx un article pour *La Nation*, voici ce que celui-ci lui répond (15 août 1937) :

... « Quant à la faveur que vous sollicitez d'un court article en ce numéro-hommage, souffrez qu'à ce propos je vous trouve l'âme bien candide, mais vous ne connaissez donc pas les mœurs de chez-nous ? Vous ne savez donc pas que si j'avais l'air de m'associer à un aussi solennel hommage qu'il me vint de vous ou d'autres moins compromis, tout de suite, je suis classé, sans miséricorde, dans la catégorie des vaniteux, des fats couronnés. Et c'en serait fini du peu de crédit que je puis apporter au service de nos idées communes. (souligné par M. Hamel) Ne vous laissez pas trop effrayer par certaines offensives. Il n'y a rien de plus éloigné, à l'heure qu'il est, chez nous de l'opinion réelle que l'opinion officielle. Le pire sort que l'on pourrait faire à vos idées, ce serait de ne les faire discuter. Ayez garde surtout de prendre cette offensive au tragique. Une défensive fort vigoureuse s'offre à vous : *le séparatisme n'a pas crû comme un champignon* (souligné par R.O.) Il est le résultat d'une situation poignante. Pourquoi ces messieurs qui vous dénoncent ne trouvent-ils pas le courage de dénoncer les responsables du séparatisme ? — Mettez l'accent de plus en plus sur *l'autonomie* (souligné par l'abbé Groulx lui-même) et soyez assurés que le temps et l'opinion travaillent pour vous. »

Telles sont les directives que n'hésite pas de donner l'abbé Groulx à ces jeunes ouailles qui se sont « follement lancés dans une telle aventure ». Il n'est alors pas surprenant que ces jeunes journalistes veulent offrir à leur maître un numéro-hommage ! (paru le 2 septembre 1937 cf. *Mes mémoires*)

Dans le tome III de ses Mémoires (pp. 291-295) voici ce que Groulx dit de *La Nation* et en particulier de Marcel Hamel :

« Le journal m'accorda, comme de raison, une libérale publicité. Plus peut-être que pour sa part, il contribuera à la création de ce « mythe du chef » où, pour avoir trop espéré d'un homme, s'est forgé une dangereuse fiction, la jeunesse de 1930-1940 se trouva si grandement désemparée. *La Nation* groupa plusieurs jeunes hommes de talent...

... « Elle aura pour rédacteur en chef Marcel Hamel. Jeune écrivain de talent, plus souple, plus enjoué que Bouchard, vrai moucheron dans la barbe des illustrations québécoises. Marcel Hamel est en un sens l'un de mes convertis. Ces jeunes gens ont gardé mauvais souvenir du neutralisme national de quelques-uns de leurs maîtres du Petit séminaire de Québec. Ils s'en prennent en particulier à l'abbé Camille Roy, homme de lettres, critique un peu pédagogue, mais qui, malgré son accoutrement et sa roideur de personnage officiel, était au fond un fort brave homme et assurément un esprit distingué. Contre le pauvre abbé Camille Roy, l'abbé « camomille », les jeunes de *La Nation* prendront plaisir à vider leur carquois ».

Dans leur numéro en hommage à l'abbé Groulx, les rédacteurs de *La Nation* ne craignent pas de reproduire en première page un portrait de l'abbé Groulx avec en dessous cette phrase : « L'Abbé Lionel Groulx a su formuler toutes les aspirations du Canada français. C'est le maître incontesté de la nouvelle génération, le premier chef national depuis Papineau. » (cf. *Mes Mémoires*, Groulx, p. 293) C'était élever très haut un homme qui avait lui aussi des limites et lui en demander beaucoup.

Mais, Groulx ne continue pas moins à encourager indirectement nos jeunes émules. Dans une lettre à Marcel Hamel datée du 4 janvier 1938, il dit ceci :

« Je suis bien content de vous trouver si fermes, si peu abattus, si résolus. Cela fait du bien dans l'atonie (défaut de son, faiblesse des organes, cf. Larousse) générale. Évidemment, dans les démocraties parlementaires sursaturées de politique, il y a toujours, entre deux élections, un front mort. On dirait que toutes les énergies, toutes les âmes s'affaissent, fatiguées, résignées. N'importe, c'est

quelque chose de tragique que de traverser des heures comme celles que nous vivons, avec cette légèreté et cette inconscience. Puisse la jeunesse tenir et ressaisir notre pauvre peuple qu'on dirait pris du goût de la mort.»

Comment une jeunesse ainsi stimulée ne peut-elle pas quasiment exploser !

Il faut aussi se rappeler que durant tout le temps qu'a paru *La Nation* on était sous le régime de Duplessis (1936-39) puisqu'il perd ensuite ses élections (1939) pour ne revenir premier ministre qu'en 1944. *La Nation* y aurait-elle été pour quelque chose ? Ce serait à analyser.

Voici un autre extrait d'une lettre de l'abbé Groulx (7 février 1938) à Marcel Hamel dans laquelle celui-là répond à une invitation pour aller donner une conférence sur le nationalisme à Québec. La demande a été faite par M. Hamel au nom d'un groupe de Dames. Voici la réponse de l'abbé Groulx :

... « pour vous prouver, — comme vous le pensez trop, je pense, — que ce n'est point la peur qui m'empêche de vous donner un peu d'aide, je suis prêt à faire cette causerie que vous sollicitez, *pourvu que l'invitation me vienne de ces dames ou demoiselles* (souligné par l'abbé Groulx) et que le tout s'accomplisse en toute discrétion. Je pourrais faire cette causerie le 25 (midi), lors de mon prochain séjour à Québec — J'aurai parlé la veille au soir à Lévis : je parlerai le soir au Palais Montcalm — Tant pis si la machine éclate. Mais encore une fois, il faut que l'invitation me vienne de ces dames et qu'elles me demandent une causerie de caractère strictement national. Pas affaire de peur, je vous le répète pour je ne sais combien de fois, Affaire de devoir, de discipline — je ne veux avoir affaire avec aucun groupe politique, quel qu'il soit — Quand le parti national a voulu s'emparer de mon discours au congrès de juin pour s'en faire une sorte de manifeste, je lui ai fait la réponse que j'ai faite à vos amis — La politique vous regarde. Quant à moi, j'entends rester prêtre. »

Dans une autre lettre à Marcel Hamel, bénédictin à St-Benoît (24 mars 1942) l'abbé Groulx continue ainsi :

« Il me faut reprendre mon ancien rôle de bon ou de mauvais conseiller auprès d'une jeunesse désemparée, en quête

de consignes de rédemption ou de révolte... surtout de révolte, j'en ai peur, tant les chemins de partout sont noirs et à peu près sans issue. Priez bien pour nous, je n'ai pas perdu tout espoir. Il me semble que je garde ma tête froide. Et j'ai toujours la même foi en la Providence. Car il ne faudra pas moins que la Providence pour nous tirer de ce borbier ou de cet abîme où les politiciens nous auront de nouveau plongés avec une inconscience et une joie presque sataniques... Et il y a le sort de notre petite nation à nous, Canadiens-français, qui sortira de l'épreuve, je ne sais comment. Une cinquantaine de mille jeunes gens peut-être broyés dans la guerre (1939-45) ; la jeunesse féminine gaspillée dans les services auxiliaires, dans les usines et dans le travail de nuit ; le déracinement des campagnes accentué ; tous les porte-monnaies vidés ou à peu près dans le tronc sacré de l'impérialisme.»

Dans une dernière lettre datée du 30 décembre 1942 à Marcel Hamel, l'abbé Groulx envoie cette supplication de prière à un moine bénédictin, ancien rédacteur de *La Nation* :

«... Nous expions en ce moment, beaucoup de bêtises. Espérons néanmoins que l'expiation nous confère quelque droit à la miséricorde de Dieu. Il semble même que cette miséricorde agit déjà puissamment, si nous tenons compte des mouvements de réveil et de salut qui s'esquissent encore après tant d'autres. Prions Dieu, et du fond de votre cellule bénédictine, priez-le bien fort *pour qu'enfin notre petit peuple qui a péché et qui n'a pas démérité jusqu'à la réprobation, se trouve enfin des chefs et recommence sa vie, la seule vie qui soit digne de lui* : une grande vie bien organique et bien chrétienne.»

Telles furent les dernières paroles de l'abbé Groulx à celui qui avait été un fervent nationaliste, qui avait lutté contre le régime de Duplessis et qui avait combattu pour une grande cause, celle d'un État français en Amérique. Il y a bien aussi une lettre du 2 mars 1946 mais elle ne contient que des conseils au futur éditeur du *Rapport Durham*.

Après tout ce cheminement à travers Groulx, il faut donc dire que Marcel Hamel y a été pour beaucoup dans la création de *ce mythe de l'abbé Groulx* dans notre jeunesse des années 1930-40.

Les années 1939-41, années de transition

Durant ces deux années qui suivent la mort de *La Nation*, on voit apparaître Marcel Hamel à différents endroits : il travaille quelque temps pour une compagnie d'assurance-vie *La Laurentienne* ; on le voit ensuite reparaître en Ontario, dans le nord de la province, comme prospecteur pour une mine d'or en formation ; croyait-il posséder des talents dans cette branche ? On le voit ensuite faire un stage de 6 mois à l'École des Mines en Abitibi (Val d'Or) pour ensuite se retrouver comme simple fonctionnaire pour le Ministère d'aide à la jeunesse à Québec, mais détrompez-vous, pour quelques mois seulement. En avril 1941, il semble revenir ou du moins vouloir faire un retour vers le journalisme ; il offre ses services à Georges Pelletier du *Devoir*, puis en mai à Oswald Mayrand de *La Patrie* pour qui il travaillera 6 ans plus tard, soit en 1947, après son expérience monastique.

Vie monastique : 1941-45

Il entre en religion chez les bénédictins à St-Benoit-du-Lac et prend la bure monastique le 13 juillet 1941. Quel changement ! Il a donc 28 ans. La jeunesse est passée ; il entre dans une période de maturité et de spiritualité.

C'est l'époque des réconciliations avec soi et avec le monde. Il étudie avec acharnement le problème des juifs ; il admire au plus haut point Léon Bloy ; il entreprend une correspondance sur ce problème des juifs en rapport avec les chrétiens avec le grand philosophe Jacques Maritain. Il se réconcilie à cette époque avec Mgr Camille Roy. C'est une période riche en méditation ; il correspond avec plusieurs personnages et amis d'antan : Valdombre (Claude-Henri Grignon), Clément Marchand, rédacteur du *Bien-Public* (Trois-Rivières), Pierre Chalout, Jean-Charles Falardeau, André Giroux (éditeur de *Regards*) etc., etc.

Au printemps de 1943, au milieu d'un conflit de di-

rection entre Dom Grenier et son successeur, il est envoyé pour étudier 2 ans en philosophie et en théologie à Washington et à St Anselm's Priory (Brookland, D.C.). C'est à ce moment que l'on retrouve une correspondance sur le nationalisme avec le Cardinal Rodrigue Villeneuve. « Mon Hamel » n'a pas perdu sa ferveur nationaliste sous la bure monastique. Il laisse le froc au début de 1945.

Traduction du Rapport Durham : 1945-48

Après sa sortie de chez les bénédictins, Marcel Hamel demeure pour quelque 4 ans à Montréal ; certains ouvrages secondaires lui aideront à gagner sa vie : il travaille quelques mois à la Librairie Tranquille, ensuite chez Beauchemin où il compose pour « nos deux grandes collections nationales » de l'époque : *L'Almanach du peuple* et le *Canada ecclésiastique* ; pas très emballant pour un fervent nationaliste de jadis ; il y a même de quoi pour ralentir son homme et aussi l'apaiser. Puis vers 1947, il entre à *La Patrie*, mais pour quelques mois encore seulement.

Son grand travail, probablement ce qui le caractérisera le plus durant les décennies à venir, il l'aura mijoté et travaillé durant cette période : la traduction du *Rapport Durham*. Première traduction faite avec soin et replacée dans son contexte historique ! Il y avait bien la traduction littérale faite par Étienne Parent pour le journal *Le Canadien* (1839) qui paraissait par tranche et qui fut par la suite publiée sous forme de brochure ; mais rien de précis, de fouillé et de définitif. Il faudra donc attendre 109 ans exactement pour avoir une traduction française de première valeur et elle sera présentée par Marcel Hamel, alors membre de la Société historique de Montréal. Cet apogée dans la vie de notre ami, cette révélation soudaine et instantanée est certes le fait du mijotement continu à l'intérieur de notre journaliste depuis les années 1936, mijotement durant 10 ans qui aboutit à cette révélation majeure et marquante. En effet, au printemps de 1948 paraît le *Rapport Durham* qui est accueilli avec vénération et joie par la presse. Travail

assidu à la Bibliothèque St-Sulpice durant de nombreuses soirées ; durant 2 ans, tous les loisirs consacrés à ce fameux rapport. Aucun encouragement de personne ! Il fallait en avoir de la ferveur !

Aucun éditeur ne voudra publier ce volume. C'est bien trop engageant. Personne ne veut se déranger. L'auteur devra se trouver lui-même un imprimeur et agir à compte d'auteur. C'est l'Imprimerie de St-Jérôme Enregistrée qui fera le travail. Il tirera à 2,000 exemplaires ; sa première idée était d'aller jusqu'à 4,000, mais les conseils judicieux de Robert Rumilly et du Secrétariat de la province lui conseillent de diviser par 2. Travail très bien fait ! Le livre se présente comme suit :

« *Le Rapport Durham présenté, traduit et annoté par Marcel-Pierre Hamel de la Société Historique de Montréal.* (Portrait de Durham en vignette) (C'est « un peuple sans histoire et sans littérature » Durham) Aux Éditions du Québec, 1948. 376 pages. / Préface d'Étienne Parent, pp. 5-9 ; avertissement au lecteur, pp. (10)-12 ; introduction (travail très détaillé) pp. (13)-51 ; page 53 : photographie de la page-titre du rapport original ; pp. 55-341, texte traduit du rapport ; pp. 343-352, appendice ; pp. 353-368, bibliographie de 221 item ; index, pp. 373-374.

Le travail est accueilli de façon très élogieuse par toute la presse en général et par les historiens de l'époque. Il comble un vide quasi impardonnable ! Voici des extraits tirés de quelque 25 recensions faites à l'époque dont aucune n'est négative :

Citons d'abord Léo-Paul Desrosiers, historien et conservateur de la bibliothèque municipale de Montréal à l'époque :

« M. Hamel a fait œuvre nécessaire, sinon indispensable. Nos institutions, nos bibliothèques, les fervents de l'histoire ont tous besoin de cet ouvrage de consultation qui renferme des vues si profondes, une justification de la prise d'armes de 1837, un cours de droit constitutionnel, un libelle fielleux contre les Canadiens et que de pages intéressantes en plus. Ne perd pas son temps celui qui les lit. »

(Extrait d'un grand article de M. Léo-Paul Desrosiers, dans le numéro de septembre 1948 de la *Revue d'Histoire de l'Amérique française*)

Une autre critique (extrait) très intéressante :

« Voici une traduction nouvelle qui ne trahit pas le texte célèbre et le rend accessible à tout le monde. Une présentation intelligente remet le document dans son époque et dans son climat : elle fait en même temps l'histoire des années troublées qui précédèrent l'Union. Ouvrage précieux à plus d'un titre. On devrait en munir toutes les bibliothèques. »

(*La Revue de l'Université Laval*, février 1949.)

Même du côté du Canada anglais, les critiques se font très élogieuses ; en voici une preuve :

« The book is of the highest importance in that it supplies a philosophical basis less rhetorical than that of Abbé Groulx for a kind of thinking which may easily make the province of Québec an ally for any federal party which will raised the standard of an extreme concept of states rights. »

(*Saturday night*, de Toronto)

Mais, notre travail ne consiste pas dans l'étude détaillée du Rapport Durham ; qu'il nous suffise de mentionner quelques autres références parues à l'époque : La Patrie lui consacre toute une page ; Dostaler O'Leary dans *Notre Temps* met l'accent sur l'introduction, les notes, commentaires et le travail bibliographique ; Berthelot Brunet, Georges-Henri Dagneau (dans *L'Action Catholique*) et *Le Temps* présentent le travail comme un chef-d'œuvre.

À l'époque, on vendait le livre \$2.00 ; l'auteur en a distribué environ 500 copies aux bibliothèques, professionnels et hommes politiques ; il reste pris avec 1,500 copies et une facture assez élevée à payer. Il retourne presque les $\frac{3}{4}$ des bouquins à l'imprimeur pour terminer de payer la dette. Aujourd'hui, ce volume est devenu très rare et un bouquiniste d'occasion peut offrir jusqu'à \$20.00 pour une copie. Tragique destin des œuvres de grande valeur !

Les Éditions Sainte-Marie publient en 1969 une nouvelle traduction du Rapport Durham avec notes et présentation (volume de 156 pages). Travail entrepris par

4 écrivains. Au verso de la page-titre, on peut lire ceci : « Les auteurs tiennent à rendre hommage à Monsieur Marcel-Pierre Hamel qui éditait lui-même le rapport Durham en 1949 (sic). » N'y a-t-il pas plus beau témoignage que celui de ses 4 professeurs de la future Université du Québec à Montréal !

Marcel Hamel a travaillé durant 2 ans dans l'ombre ; il a cru en son message et il a voulu le diffuser à tout prix ; les fruits retomberont sur lui seulement après son départ. C'est le sort des grands hommes !

Début du journalisme régional : « L'Étoile du Nord » de Joliette (1948-49)

Après son travail pour *La Patrie*, un ami l'informe qu'il pourrait probablement se trouver un emploi à Joliette pour *L'Étoile du Nord* dont le propriétaire est monsieur Édouard Gervais. Ses relations avec Antonio Barrette à ce moment sont excellentes ! Mais au milieu de l'année (1949) il doit laisser le journal parce qu'il ne veut pas composer un certain article qui irait à l'encontre de ses idées et incriminerait le clergé. Dès qu'il reçoit sa lettre de démission il envoie un long télégramme à M. Antonio Barrette, alors ministre du travail. Mais, les jeux sont faits . . .

Il change alors d'optique et se lance dans la nouvelle campagne électorale avec Paul-Émile Lapalme. Nous sommes en plein milieu de la grève d'Asbestos et les esprits sont bien surchauffés. Enfin, une autre mission, celle-là la dernière, se présentait à lui à l'Assomption ; ce sera l'ultime étape d'une vie bien chargée.

L'Assomption et « Le Portage » / « La Rumeur du Portage » (1949-1974)

Le 9 octobre 1949 il prend épouse en la personne de mademoiselle Hortense Gervais de Ville Saint-Laurent (fille de Frédéric Gervais, natif de Saint-Narcisse, Comté de Champlain, et Corinne Béliand). De leur union naîtront 7 enfants : Pierre, Hortense, Claude, Louise, René, Patrice, Charles.

Quelques mois auparavant, il avait fondé *Le Portage* (1er numéro, le 15 juillet 1949) à l'Assomption. Durant 25 ans, il fera fonctionner avec l'aide de son épouse ce journal qui prend les intérêts de la région et qui sera comme une part vitale de L'Assomption. Nul plus que Marcel Hamel n'a aussi aimé sa place ! Ce fut vraiment un journaliste régional comme il ne s'en fait probablement plus ! Il avait une ferveur pour l'histoire locale ; il était l'un des membres-fondateurs de La Société historique de l'Assomption dont le fondateur est M. Christian Roy, protonotaire et auteur de la magnifique monographie sur l'histoire de L'Assomption.

* * *

J'entendais dire dernièrement par un commerçant de la place que nul plus que lui n'avait fait en sorte que le centre commercial de L'Assomption soit vivant, accueillant et rentable. Il avait à cœur la réussite des entreprises de son patelin !

Il aimait les gens et la société. Lorsque je le rencontrais à La Tabatière, petit magasin de tabac qu'il administrait en même temps que son journal durant la dernière année de sa vie (il lui fallait bien un pied à terre au centre des affaires !) il me disait souvent : « Réjean, tu ne sais pas comme j'aime cela être au milieu des gens ; jaser, discuter politique municipale, provinciale, etc., rencontrer les personnes de la place ! » Son journal était son gagne-pain et La Tabatière en était l'instrument.

* * *

Jamais, ce ne fut réellement un homme d'affaires ; il était plutôt poète et rêveur. À ce propos, une anecdote que me rappelait il y a quelques jours M. Malo de l'Imprimerie Nationale à Joliette, où M. Hamel faisait imprimer son journal : un jour qu'il était en train de corriger les épreuves du journal à l'imprimerie avec une loupe et que tout allait à merveille, M. Malo lui dit : « Ta loupe, comment l'aimes-tu ? — « Excellente ! » de dire M. Hamel. — « Eh bien ! Comme il était rêveur ! » (Apparemment, il n'avait que la monture et la lentille était absente. Foi de conteur !)

* * *

C'était un bon vivant qui aimait bien la gastronomie. Quand il venait à la bibliothèque, il me disait toujours : « Réjean, montre moi des livres de gastronomie ». Il pouvait passer des heures à « déguster » tous ces bons plats et ces recettes de tous les pays. Il aimait aussi beaucoup voyager ; il avait fait quelques voyages en Europe et vous auriez dû le voir donner des conseils à un nouveau touriste en partance pour l'Europe à sa librairie. Il trouvait tous les livres nécessaires pour préparer le voyage en un tour de tablettes.

C'était un homme très sensible. Jamais il n'aurait fait de tort à personne ! Au besoin, il aimait bien aider quelqu'un. C'était une grande âme !

Plus incorporé à sa région, je n'en connais pas ! Combien d'articles il a écrits et m'a fait écrire dans son journal sur les choses de la place ! Les écrivains tels Michelle LeNormand, Robert de Roquebrune et le manoir seigneurial de l'Assomption, le train *Le Petit Tardif* propriété du père de l'écrivain Michelle Le Normand, etc. Il a essayé aussi de mettre en valeur les personnages historiques qui ont passé à L'Assomption : Sir Wilfrid Laurier, ancien élève du Collège de L'Assomption, Sir Louis-Amable Jetté, ancien lieutenant-gouverneur du Québec, Jean-Baptiste Meilleur, fondateur du Collège de l'Assomption, Barthélemy Joliette, fondateur de Joliette, natif de l'Assomption, etc. Il a aimé sa petite patrie et y est demeuré jusqu'à sa mort !

Le 19 juillet 1974, il y avait 25 ans que Marcel Hamel travaillait pour la région ! Aucune fête, rien ! Il était trop humble et trop effacé. Mais, il faut bien ici le noter, l'en remercier !

Il y a quelques années (1972) il avait fusionné son journal avec un autre de la région ; mais l'expérience n'avait pas été très intéressante et valable pour lui. C'est pourquoi, quelques mois après cela, il fondait un autre journal *La Rumeur du Portage* qui durait jusqu'à sa mort survenue le 29 décembre au soir (21.30h.) alors qu'il fermait son magasin. La mort l'a fauché dans sa 62e

année. Il est parti en l'espace de 5 minutes sans souffrir et sans déranger personne, de façon effacée. Comme il avait vécu ! Départ durant les fêtes de Noël et du Jour de l'An qu'il affectionnait tellement !

Conclusion

Après des études brillantes, notre jeune homme se lance dans la vie au milieu de la crise économique qui a secoué le début du XX^e siècle. Deux périodes intenses sont à retenir : celle de *La Nation* et de la parution du *Rapport Durham* (la première à Québec et la seconde à Montréal) ; entre les deux périodes dites nationalistes, une période plus retirée et spirituelle à St-Benoît-du-Lac ; enfin, pour terminer, cette période de l'Assomption où il fonde une famille il donne 25 années de sa vie au journalisme régional assomptionniste.

Je termine ce court éloge avec une phrase que je tire de son dernier numéro de *La Rumeur du Portage* (Vol. 2, no 34, 27 déc. 1974, page 3) :

« C'est encore dans le cadre de la famille que peuvent s'épanouir la tendresse, les joies les plus pures et les plus naïves, l'union qui fait la force, la compréhension et l'amitié... Si on ne s'aime pas dans les cadres d'une famille pourrait-on aimer les autres ? » Ce fut son dernier écrit !

* * *

Enfin, pour mettre le point final, disons que Marcel Hamel avait un projet de travail en perspective « pour ses vieux jours », projet historique d'envergure ; plus important, à ce qu'il me semble, que son *Rapport Durham*, et qu'il a laissé en chantier. En voici le contenu : La traduction de : Adam Thom, 1802-1890. « *Anti-Gallic letters* » : *adressed to His Excellency, the Earl of Gosford, governor-in-chief of the Canadas, by Camillus* (pseudonyme). Montreal, printed at the Herald Office, 1836. Price 2s. 6d. 226 pages.

Ces lettres sont datées de Montréal 1835-36, contre les Canadiens-français. Thom était écossais ; il vint au Canada vers 1832, et devint avocat-journaliste ; il était l'éditeur du *Herald* (1835-38) et un membre du groupe de travail de Lord Durham (1838).

Ce sont tous des éditoriaux envoyés au *Herald* réunis en volume. Personne plus que Thom n'a bafoué et ridiculisé les Canadiens-français. Il est probablement l'une des causes principales des troubles de 1837-38. Vous voyez donc l'impact qu'aurait eu une telle traduction aujourd'hui ! Laissons donc ce sujet de travail à un jeune historien qui pourrait prendre la relève et merci à Marcel Hamel pour ce qu'il a fait pour son peuple du Québec. —



Nationalisme et partisanerie: le cas de Louis Archambeault (1815-1890)

par Pierre et Lise Trépanier

La lecture des *Mémoires* de Lionel Groulx nous rappelle, entre autres leçons, qu'au fond de tout Québécois bien né sommeille un nationaliste, qui risque de ne jamais s'éveiller sous l'effet anesthésiant de la partisanerie. Rien là qui doive étonner : l'art de la politique a pour objet la conciliation des intérêts et l'arbitrage des conflits. Mais quand dans un même État cohabitent deux nations, le problème se corse : il faut en plus harmoniser les rapports ethniques. Au Canada, on s'est forgé deux instruments à cette fin, le parti conservateur et le parti libéral. L'idée est simple comme tout ce qui est génial : éviter la formation de partis suivant le clivage ethnique, contenir les oppositions nationales au sein de ces sortes de chambres de compensation que sont les partis politiques canadiens. Car il est plus aisé de faire entendre raison à une poignée de députés qu'à tout un peuple. Tout bon diplomate sait pertinemment qu'un moyen quasi infaillible d'en arriver à un compromis est de rapprocher les adversaires sur le terrain neutre des intérêts communs et d'ainsi escamoter l'essentiel de leur différend. André Siegfried s'émerveillait de la virtuosité consommée des

hommes politiques haut placés et responsables [qui] font de nobles efforts pour maintenir la fiction d'une entente cordiale. Grâce à la forte discipline de leurs partisans, ils empêchent certains mots violents, expressions trop vives et trop crues du sentiment populaire, de parvenir au grand jour des larges tribunes. Mais le grand public ne s'enthousiasme pas à leurs paroles de concorde [...].

Il y a donc, dans l'attitude canadienne-française, une apparence et une réalité. L'apparence est artificiellement sauvegardée ; on pourrait parcourir des collections entières de discours officiels, sans jamais y trouver les termes qui expriment le fond de la pensée populaire, et il faut admirer la suite et l'efficacité de cette politique de paix ¹.

1. André Siegfried, *Le Canada, Les deux races, Problèmes politiques contemporains*, Paris, Armand Colin, 1906, 415 p., p. 132-133. Tout le chapitre XIX, « Le rôle des partis dans la vie politique canadienne », est à lire. On sait que Siegfried est au Canada, ce que Tocqueville est aux États-Unis : son ouvrage, remarquable par la pénétration de l'analyse et l'élégante sobriété du style, est un classique de notre littérature politique. — À quand une réédition ?

530 Nous laisserons de côté ici un aspect important du jeu politique au Canada : l'alternance des partis dits « nationaux ». L'astuce en est rendue d'autant plus subtile que les Québécois ont l'impression de militer au sein d'un parti qui leur appartient parce que, à une époque donnée, la grande majorité d'entre eux s'y retrouvent : avant 1896, le parti conservateur ; après, le libéral.

531 Il peut être intéressant d'illustrer notre assertion par un exemple tiré de l'histoire politique du XIXe siècle. Le notaire Louis Archambeault, ami personnel de Georges-Étienne Cartier, a été député conservateur de l'Assomption sous l'Union, puis, après la Confédération, au Parlement fédéral jusqu'en 1874. Il a siégé au Conseil législatif du Québec de 1867 à 1888 et a été ministre (on disait alors commissaire) de l'Agriculture et des Travaux publics de 1867 à 1874, dans les cabinets Pierre-Joseph-Olivier Chauveau et Gédéon Ouimet. La chute du cabinet Ouimet, emporté dans la tourmente du fameux scandale des Tanneries, où Archambeault était impliqué, mit brutalement fin à sa carrière de ministre. Par la suite, ce conservateur convaincu s'est engagé dans une évolution politique au terme de laquelle il s'est retrouvé au coude à coude avec ses adversaires de naguère, dans le parti national de Honoré Mercier. Situation singulière à la vérité, qui équivalait à n'être d'aucun parti puisqu'il renvoyait dos à dos conservateurs pendants, responsables du gibet de Régina, et libéraux, ces *rouges* contre lesquels il s'était toujours battu. Poussant jusqu'au bout le paradoxe, il allait se retirer de la vie politique en conservateur national, refusant d'imiter ces révoltés que le sort de Riel avait rassemblés et qui se laisseraient de nouveau happer par le bipartisme. Un simple coup d'œil sur les opinions professées par Archambeault au cours de sa carrière suffit pour constater qu'à mesure que se distendent les liens de parti, le nationaliste, jusque-là muselé, s'anime, retrouve la voix, proteste.

* * *

La Confédération lui pose un véritable cas de cons-

science. Une étude minutieuse des résolutions de Québec le laisse perplexe. Il appréhende même le moment où, en Chambre, il devra prendre parti. Le projet ne lui paraît pas offrir « des garanties suffisantes pour rassurer sur l'avenir² ». Car, précise-t-il, « ce n'est pas, suivant moi, une Confédération dans le sens absolu du mot : c'est un système qui se rapproche plus de l'Union législative que de l'Union fédérative³ ». Mais il se laisse enfermer dans un faux dilemme : repousser le projet c'est contribuer à l'ascension au pouvoir des rouges. Or ces derniers

n'ont aucune valeur morale ; ce sont eux qui ont demandé les premiers la Confédération, et s'ils s'y opposent aujourd'hui, ce n'est pas par patriotisme, ni par esprit de nationalité, mais seulement par esprit de parti⁴.

Ce dilemme n'est qu'un paralogisme : une opposition ferme au sein du groupe parlementaire canadien-français du parti conservateur aurait fléchi G.-É. Cartier, qui acculé au pied du mur aurait pu arracher à J.A. Macdonald des concessions tendant à la décentralisation. Si Archambeault ne semble même pas envisager cette éventualité, c'est qu'il est l'ami de Cartier, à qui il voue une espèce de culte. Quoi qu'il en soit, il assure son correspondant que le projet devra subir bien des amendements avant qu'il puisse y consentir⁵.

En effet, il se rend parfaitement compte de la nature du projet, des menaces qu'il recèle. Certains historiens réclament indulgence et mansuétude pour les auteurs de la Confédération : se garder de tout anachronisme, ne pas leur tenir rigueur d'une évolution qu'ils ne pouvaient subodorner⁶. Évidemment. L'histoire doit toutefois rendre à chacun son dû et il n'est que juste de reprocher à certains d'avoir étouffé leurs scrupules par attachement

2. Louis Archambeault à J.-G. Barthe, 23 déc. 1864, APC, MG 27 II D16, vol. 2, f. 79-82.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

partisan. Archambeault, répétons-le, évalue correctement la portée des résolutions de Québec :

Je n'aime pas à voir le pouvoir des gouvernements locaux soumis au contrôle du gouvernement général et lui être subordonné ; tout cela tend à détruire les libertés locales et à soumettre les citoyens de chaque Province au caprice du gouvernement central où l'élément qui dominera nous sera plutôt hostile que sympathique. Le Bas-Canada a plus besoin qu'on le rassure par rapport à ses immunités civiles et religieuses que les autres Provinces ; et il ne doit pas consentir à aucun changement constitutionnel où ses droits

civils et religieux pourront [être] mis en question. Enfin je n'aime pas que le pouvoir souverain réside dans le gouvernement central ; il ne devrait avoir que des pouvoirs délégués et cédés perpétuellement ⁷.

Ce qu'il avoue dans le secret de la correspondance, va-t-il le proférer au Parlement ? Le 2 mars 1865, il prononce en chambre un bref discours où il abdique tout libre arbitre pour s'en remettre au magistère des chefs :

[...] je n'hésite pas à déclarer que je voterai pour le plan de confédération qui nous est soumis par le gouvernement, bien qu'il ne rencontre pas toutes mes idées et qu'il n'offre pas toutes les garanties que j'aimerais à y trouver, et bien que je ne le croie pas propre, tel qu'il est, à protéger les intérêts des diverses provinces et assurer la stabilité dans le fonctionnement de l'union que l'on propose. [...] je me range avec les hommes en qui j'ai toujours eu confiance et avec lesquels j'ai toujours marché, parce que je me fie à leur honnêteté et à leur patriotisme ⁸.

À la lecture de ce discours embarrassé et navrant, on le constate : Cartier a bien manœuvré ⁸.

6. J.-C. Bonenfant, « Sir Georges-Étienne Cartier », *Dict. biogr. du Canada*, t. X, p. 165.

7. Archambeault à Barthe, 23 déc. 1864, *loc. cit.*

8. *Débats parlementaires sur la question de la confédération...*, 1865, p. 550. Rappelons un détail important, qu'Archambeault ébruiera en 1886. Peu de temps avant sa mort, Cartier lui a avoué n'avoir plus confiance en J.A. Macdonald depuis la conférence de Londres, au cours de laquelle le futur premier ministre du Canada aurait tenté d'imposer l'union législative. De cet aveu date sans doute la première crise de foi d'Archambeault dans le parti conservateur fédéral. Cf. *l'Étendard*, 4 fév., 23 et 29 nov., 1^{er} déc. 1886 ; *la Minerve*, 18 fév. 1887.

Nommé ministre à Québec, Archambeault se montre la loyauté même. Quand surgit l'affaire des écoles du Nouveau-Brunswick, il vote contre le désaveu de la loi répressive : se basant sur la lettre de la constitution, il juge que ce serait une ingérence fédérale dans une compétence provinciale, une atteinte à l'autonomie⁹.

Les circonstances suscitent toutefois, à mesure que les années passent, des divergences de vues de plus en plus marquées entre le parti conservateur et lui. Et voilà que notre homme politique se surprend à s'exprimer selon les dictées de sa conscience. Le 2 mai 1881, il proteste au Conseil législatif :

Je vous l'avouerai, j'ai des craintes pour l'avenir. Tout me laisse croire qu'il se fait un travail en dessous vers l'union législative. Déjà l'on s'efforce, en hauts lieux, de tout centraliser autant que possible. Pour cette fin, l'on a créé un tribunal d'appel [la Cour suprême du Canada], dont les tendances bien connues sont essentiellement contradictoires à nos institutions provinciales ; [...]. On va plus loin, la Législature fédérale s'empare des droits que la constitution nous reconnaît [...] sans plus [s']occuper des Législatures locales que si elles n'existaient pas. L'on cherche même à les discréditer. N'a-t-on pas vu, à la dernière session, un membre éminent de la Chambre des Communes (*unioniste* sans doute) comparer les gouvernements locaux à de simples municipalités¹⁰ ?

Constat lucide du conseiller législatif de 1881, qui rachète un peu la démission du député de 1865.

Les variations d'Archambeault en 1864-1865 ne doivent pas être imputées à quelque propension au cynisme, mais bien à la partisanerie. Car c'était un nationaliste sincère au fond. Son autonomisme n'était pas seulement oratoire : il correspondait à des convictions profondes.

Archambeault ne parlant pas couramment l'anglais, ses collègues du Conseil législatif en prennent prétexte,

9. Siméon Le Sage à Louis Archambeault, 20 août 1872, ANQ, FSL, B4, cc 1, f. 238-239. *Le Nouveau Monde*, 16 juill. 1872 ; *La Minerve*, 10, 13 et 30 juill., 7, 12 et 27 août, 17 sept. 1872.

10. G.-A. Desjardins, éd., *Débats de la législature...*, 2 mai 1881, p. 27-28.

en 1880, pour écarter sa candidature à la présidence du « comité des ordres permanents ». Archambeault subit cette rebuffade comme « une injure qui a été faite à sa nationalité ». Et il s'indigne : « On veut proscrire la langue française dans cette province essentiellement française ¹¹. »

En 1881, l'*Union Saint-Joseph* de Saint-Roch de Québec demande d'être légalement constituée. L'article 5 du projet de loi porte que « le but de la société est de former entre les Canadiens-Français, ou ceux considérés comme tels, [...] une association de secours mutuels ». Des conseillers, hypersensibles à tout danger de discrimination, biffent le mot *français*. Archambeault se récrie :

Je veux bien vivre en paix avec toutes les autres nationalités. Mais aussi, qu'on n'essaye pas de nous refuser le droit de rappeler notre origine. Je le dis hautement, nous sommes fiers d'être Français d'origine tout comme les autres nationalités ont droit d'être fiers de leur origine. C'est un sentiment inconvenant, pour le moins, qui a dicté la demande de cette modification ¹².

Par la constitution de partis pan-canadiens et le refus des formations politiques ethniques, nos hommes d'État ont, depuis Louis-Hippolyte La Fontaine, aménagé un *modus vivendi*, sans quoi l'unité canadienne et peut-être la paix sociale auraient été menacées. Mais du point de vue de l'épanouissement national des Québécois, pareille attitude a introduit dans l'esprit et l'action des hommes politiques du Québec des distorsions néfastes, une regrettable confusion et une pusillanimité affligeante. Tous n'ont pas été amenés par les événements à se ressaisir, au moins en fin de carrière, à l'instar de Louis Archambeault.

11. G.-A. Desjardins, éd., *Débats de la législature...*, 9 juin 1880, p. 31.

12. G.-A. Desjardins, éd., *Débats de la législature...*, 1881, p. 183-185.



La mort de l'homme ou l'impuissance d'aimer

par Georges Allaire

La mort. Chaque naissance y aboutit. Ton œil qui me lit, tes nerfs qui s'agitent devant les ombres sur cette feuille, ton cerveau qui traduit et communique avec ta mémoire, ta respiration qui nourrit ton sang, ton cœur qui l'achemine vers tes yeux, tes nerfs et ton cerveau, tes mains posées au bout de tes bras ; bref tout ton organisme sera évacué par ta présence. Un jour on les regardera, et tu n'y seras plus. Adieu !

Mourir ? Vaut mieux n'y pas penser. Mais cela n'y change rien. Le mal de la mort nous envahira partout, nous paralysera totalement, déchirera chaque parcelle de notre chair. Nos passions, nos désirs et nos rêves si intensément vécus, si longuement élaborés, seront aussi réduits en lambeaux d'un cadavre.

Est-ce par lâcheté que nous nous refusons si souvent à confronter la mort ? Ou est-ce par lâcheté que nous préférons contempler une forme ou l'autre de survie, d'après-vie, de vie supérieure ou de vie réintroduite dans de nouvelles chairs ? Est-ce par lâcheté, par refuge dans un paradis artificiel, dans un quelconque opium, que l'on parle de Dieu, du paradis, de justice, d'amour éternel ? J'estime réconfortant de me savoir personnellement aimé. J'estime passionnant de jouer ma vie dans l'amour éternisé. J'estime juste que la justice mesure notre justice. J'estime correct que les contraintes de la vie s'évanouissent devant la Vie. Et j'estime ridicule qu'on se révolte contre le remède aux maux de la vie sous prétexte que ce remède convient si bien à ces maux. Mais il est vrai que le mal de vivre n'est pas à lui seul la preuve du bien de Vie. La mort ne prouve pas Dieu. La mort n'infirmes pas Dieu.

Mais ce n'est pas la présence de Dieu ou son absence, ce n'est pas le sens ou le non-sens de la mort qui nous détourne habituellement d'elle. Elle attire notre attention lorsqu'elle s'impose à nous par sa présence brutale... comme le rhume de cerveau qui mutile notre effort de vivre ou comme le mal de ventre qui nous fait apprécier sa santé. Si nous vivons par le ventre, d'ordi-

naire nous ne pensons pas au ventre. Si nous vivons par le nez et les sinus, ceux-ci sont rarement notre préoccupation. Si nous vivons, la vie occupe rarement nos pensées. La raison en est simple : nous ne vivons pas pour notre ventre, nos sinus ou même notre vie. Nous vivons par eux, non pour eux. Lorsqu'ils nous font défaut, lorsque nos moyens font défaut, nous en souffrons. Mais lorsqu'ils fonctionnent bien, nous nous préoccupons de leur but plutôt que d'eux. N'est-ce pas que le joueur de football songe d'abord et avant tout à traverser la ligne des buts adverse avec le ballon plutôt qu'à la santé de ses bras, jambes et muscles... jusqu'à ce qu'ils lui fassent défaut ? Je pense peu à la mort parce que la vie ne me suffit pas. Je pense à ce que je vis, à ce que je veux, à ce que je fais. D'ailleurs être heureux, ce n'est pas être en santé. Ce n'est pas seulement être en santé. Ce n'est pas premièrement être en santé. S'il est une mort à craindre, beaucoup plus douloureuse que la désagrégation de mes membres, c'est d'uniquement vivre. De seulement vivre. De vivre seul. Ne rencontre-t-on pas des vivants qui sont morts ? Qui ont le mal de l'âme. Pour qui, la vie de la vie s'est éteinte. Au point qu'ils veulent étendre leur mort de l'âme à la vie elle-même. Au point qu'ils se tuent ! Pas tous. Mais ils ploient sous le poids de la vie.

La mort de l'homme est bien plus la mort du vivant que la mort du mort. Aussi la vie qui m'intéresse est d'abord la vie que supporte, que permet la vie, bien plus que la vie qui supporte et permet la vie. Qu'est-ce qui vivifie ? Quoi ou qui m'introduit dans la vie ? Quoi ou qui se retrouve au bout de mes gestes, au bout de mes bras ? de sorte que je me quitte, que je cherche, découvre, vive. Est-ce un téléviseur couleur, une automobile, une ligne des buts à franchir, une poignée de dollars ou une poignée de main amicale ? Quelle est la vie de ma vie ? Et quelle est sa mort ? Est-ce un mal de ventre, un repas trop cher, l'absence d'un stéréo, un échappé, un porte-monnaie vide, un regard de pitié ?

Quel paradoxe d'être joyeux même lorsque le repas

est calciné. Quelle étrangeté d'être gai lorsque malade. Quelle bizarrerie d'aimer une souffrance qui aide quelqu'un d'autre. Et que dire du bonheur parmi les amertumes ? Car il n'est pas dit qu'un ventre vide ou une maison brûlée doive éteindre la paix de l'âme. Il n'est pas dit que la douleur de la mort d'un ami fasse disparaître la sérénité profonde. Nous ne sommes pas tous ainsi. Mais qui ne voudrait l'être ?

Quelle tristesse de jouir des agréments de la vie sans être heureux de vivre.

Les agréments de la vie couronnent le bonheur ; et ses amertumes renforcent la sérénité. Quel est le bonheur ? Voyons, tu le sais. Quand tu as franchi la ligne des buts, quand tu as réussi ton touché, où est ta joie ? Dans la joie de tes copains ; dans la joie de ton équipe ; dans la joie de tes partisans. Quand tu as ton automobile, l'émotion du moment se résorbe vite. Tu cherches déjà ailleurs pour d'autres émotions. Mais l'émotion de ton automobile renaît avec chaque personne qui te fait part de ses félicitations, de son admiration. Chaque écho dans le cœur d'un autre réveille ton propre cœur. Et ton plaisir d'un moment est multiplié par ceux qui jouissent avec toi. S'il fallait que ton acquisition les laisse tous indifférents, tu n'aurais plus de plaisir. Ou à peine.

Bien des choses sont attrayantes. Bien des plaisirs sont captivants. Mais toute chose et tout plaisir est sans lendemain s'il n'est pas partagé, vécu avec quelqu'un et même vécu pour quelqu'un. Triste est la carrière réussie d'une personne sans ami, sans amour. La façade de la réussite se maintient bien. Elle parvient même à susciter l'envie (cette corruption de l'admiration), car la réussite professionnelle, sociale, économique, politique est un agrément : mais elle n'est pas une vie. La réussite orne la vie sans l'animer. Elle est la parure, l'esthétique d'une vie et non son âme. Une beauté sans cœur est sèche et pénible.

Vivre seul n'est point vivre. C'est par l'ami, par l'amour que tous nos gestes et nos actes prennent racine

en la profondeur humaine. C'est par l'ami, par l'amour que la vie est sereine même dans les contrariétés profondes. Sans l'ami, sans l'amour, réussites et plaisirs sont vains.

On comprend, en un monde de plus en plus anonyme, le monde des masses humaines cohabitant sans se voir, serrées sans jamais sentir la chaleur du voisin, oui on comprend alors les chants d'amour qui se multiplient, les revendications de la liberté d'aimer, la soif grandissante d'ouvrir les vannes de cœurs comprimés comme les corps. On comprend que les structures qui devraient véhiculer les relations de l'homme paraissent mutilantes lorsque le cœur de l'homme en est parti n'y laissant que la fonction de l'homme. On comprend que des cœurs en viennent à détester ces fonctions, ces fonctionnaires, ce fonctionnariat... aussi bénéfiques qu'ils soient. C'est la révolte des sens contre l'insensible. C'est la révolte du désir d'aimer contre l'utilité de l'ordre.

Tu as besoin de quelqu'un. Tu as besoin de chacun. Et chacun a besoin de toi. Nous avons besoin d'une personne, de personnes pour que l'effort pratique de vivre soit un acte humain pour l'humain.

Mais ce besoin tue l'ami, tue l'amour. Ne le sais-tu pas encore ? Si tu aimes par besoin, tu n'aimes pas celui qui répond à ton besoin. L'illusion d'aimer est puissante quand on sent la chaleur, la présence du copain. La poignée de main, ferme et émouvante ; l'enlacement puissant et intense. Comment n'en pas jouir ? Et plus tu en jouis, plus tu captives pour toi. Plus alors tu t'éloignes de ton captif, de ta captive.

Tu as soif de l'homme, de la personne. Souviens-toi, cependant, combien souvent tu as été blessé par quelqu'un que tu croyais cher. Souviens-toi comment tu t'es éloigné de celui dont tu partageais les idées jusqu'à ce que tu remarques qu'il n'allait pas jusqu'au bout de tes goûts. Alors la rupture s'est graduellement consommée. Souviens-toi de la fois où tu étais manifestement dans

ton droit et qu'il ou elle t'a joué un sale tour. Souviens-toi combien tu n'as pas été compris à fond de sorte qu'il t'est devenu évident que l'autre ne comblait pas tes besoins.

J'exagère ? Ce n'est pas toujours allé ainsi ? Je veux bien. Il y a des fois où le copinage est superficiel. Il n'y a pas de mal à diverger d'avenue puis de se séparer. Il y a des fois où l'amitié mutuelle s'est mutuellement déliée ? Mais alors c'était encore du copinage. Et il y a peut-être l'ami fidèle envers qui tu es fidèle. Peut-être.

Si tu as un ami, si tu es un ami, tu as donc découvert qu'il n'est pas la réponse à tes besoins et que tu n'es pas la réponse aux siens. Tu sais — pense-y — que ton ami n'est pas pour toi. C'est toi qui es pour lui. Tu sais que les colères injustes de ton ami à ton égard, ou ses indécidatesses te font souffrir surtout en raison de la déficience dont il est lui-même affligé plutôt qu'en raison de ce que tu subis. Ce n'est pas le cas ? Alors tu n'es pas un ami. Tu n'es qu'un consommateur d'amis.

Un consommateur d'amis se régale d'un mets fort riche. Il est chanceux s'il obtient de vrais amis. Ce n'est pas impossible. Mais il n'est lui-même jamais heureux, car il ne lit que lui-même en eux. Il n'y rencontre personne d'autre. Et il se retrouve seul. Seul bien qu'entouré ; seul bien qu'enlacé ; seul même passionné. Plus il veut assouvir son besoin d'autrui, plus il écrase ses amis, les vide d'eux-mêmes, les reforme selon ses aspirations personnelles. Il cherche à les pénétrer mais ne peut que pénétrer dans leur âme sans les rencontrer ; il ne peut que les faire s'évacuer eux-mêmes pour s'y loger. Toujours il est seul. Et ses vrais amis, souffrant de sa tyrannie, souffrent encore plus du fait qu'il souffre, qu'il est seul et malheureux.

Tu es, comme moi, trop souvent un consommateur de personnes. Pas toujours. Pas en tout. Mais trop souvent. Et peut-être soupçonnes-tu enfin que vivre, c'est aimer quelqu'un. Non pas s'aimer en quelqu'un. Non pas

dévorer quelqu'un. Mais l'aimer lui, elle, eux. C'est penser à quelqu'un non pour la satisfaction qu'il me donne mais pour lui que je veux heureux. Aimer, c'est substituer « toi » à « moi » dans mes plus profondes pensées, intentions, actions. Aimer, c'est « te » voir. Non de façon bête. Non de façon à assouvir chaque soupir et chaque désir. Car aimer, c'est « te » vouloir heureux, et le bonheur a ses lois, son équilibre. Aimer, ce n'est pas donner une bouteille à l'alcoolique mais la lui refuser... ce qui demande le plus profond amour.

Telle est la vie. Alors l'activité pratique prend un nom : celui ou ceux pour qui elle s'exerce. Alors la santé, la richesse, le succès se personnalisent par ceux dont nous en faisons le profit. Alors la vie appuie la vie, et la vie couronne la vie.

Peut-on aimer ? L'égoïsme nous en détourne parfois. Mais surtout la peur. Il est facile de mimer le geste de l'amour, de s'accaparer des émotions de l'amitié. Mais aimer ? Aimer, c'est se perdre. Aimer, c'est s'oublier. Aimer, c'est se mettre à la merci de celui qu'on aime. Tu vois le risque ? Tu vois l'angoisse ? S'il te consommait plutôt que de t'aimer ? S'il ne voulait pas de toi ? S'il ne voulait pas ta personne, que tu t'habites ? S'il ne voulait que tes sens, ou tes paroles, ou ta chaleur, mais pour s'en revêtir et t'en évacuer ? C'est possible. C'est trop possible. Peux-tu l'aimer jusque là ? En d'autres mots, peux-tu encore vouloir son bonheur réel quand bien même tu n'es personne pour lui ? Peux-tu risquer cela ? Le premier pas de l'amour est à ce prix et l'amour n'a pas d'autre prix.

S'il était possible de trouver un moyen terme entre la solitude et l'amour total ! S'il était possible d'aimer avec assurance, d'aimer réellement mais sans être à la merci de l'aimé ! La peur nous fait créer des illusions. Et il en est une que notre époque de facilité s'est ménagée pour échapper au « piège » de l'amour. À tête reposée, c'est la plus pure falsification. Mais quand on a peur, on ne pense plus. La mauvaise volonté commence

dans la complicité des émotions affolées. Il s'agit de l'amour sous condition... contradiction flagrante s'il en fut jamais.

Normalement cela nous est présenté sous une forme douloureuse afin d'ébranler l'intelligence sous la charge des émotions. Ainsi : il était beau, fort et gentil ; le voici devenu ventripotent, ivrogne et brutal. Passe le beau, fort et gentil quadragénaire (très compréhensif, évidemment) qui récupère la dame en détresse. Pause. Quelque personne puritaine oserait-elle suggérer que la dame en détresse doive s'attarder auprès de cette loque avinée qui ne constitue pas la réponse aux promesses d'antan ? Doit-elle perdre sa chance de refaire sa vie ?

Encore : sa femme végète dans l'inconscient depuis deux ans. Il n'y a aucun espoir de la voir reprendre conscience. Lui est responsable de l'éducation de trois enfants. Voici la généreuse garde-malade qui l'aide à remettre le foyer en ordre. Quel monstre il faut être pour imaginer que l'amour d'un jour avec une femme souriante et active contraigne à la fidélité envers un légume. Et la scène finale du film montre un nouveau foyer heureux d'avoir trouvé une nouvelle épouse et une nouvelle mère, seulement navré par le sort irréversible du légume.

Et ceci : elle porte un enfant difforme. Elle le sait. Leur logement est petit. Les autres enfants souffrent déjà de privation. Celui-ci souffrira de la risée de ses voisins. Elle sait qu'il souffrira du monde fait pour les bien-portants. Elle est affligée d'une angoisse dépressive. Et « couic » ! Plus de petit.

Tu as reconnu les scénarios. Et il y en a tant d'autres. L'amour sous condition. L'engagement accepté, moyennant que l'ami réponde toujours à notre attente. En clair : donne-moi les agréments de ta personne, mais disparais s'il t'advient de me contrarier. Ou encore : je suis prêt à payer tant de ma personne pour jouir des avantages de la tienne, mais pas plus. Et ils appellent cela « aimer » ! C'est à nouveau la consommation des

amis, mais obscurcie afin de préserver sa bonne conscience. L'amour dans les trois scénarios ci-dessus ne s'exprime pas ainsi. L'épouse fidèle faiblira peut-être un moment devant le charme du nouveau venu. La chair est faible. Mais elle aime son homme. Elle n'aime pas ses défauts. Elle l'aime lui. C'est pourquoi elle lui sera en définitive fidèle. Et elle souffrira d'abord de la loque qu'est son époux avant de souffrir de la vie qu'il lui donne. — Précisons : si la cohabitation est rendue impossible, elle vivra séparée de lui mais l'aimant comme elle l'aimerait si la séparation était due à son hospitalisation ou à son absence lors d'un voyage ou autrement. Elle vivra séparée de lui par la force, la contrainte de la situation mais non pas la volonté de ne pas aimer.

Encore : l'affection du mari envers la jeune infirmière pourra sûrement devenir amitié, mais une amitié véritable qui comprendra la fidélité à l'amour de l'épouse. En effet, il n'aime pas le sourire ou l'activité de son épouse, mais son épouse même... qui est malade. Toute autre amitié qu'il concevra sera en harmonie avec son libre amour de son épouse.

Enfin : la dépression de la mère la rend inapte à bien juger. Aussi ceux qui la respecteront, respecteront le jugement sain qu'elle aurait et non ses divagations de malade. Lorsqu'elle sera guérie, elle aimera clairement, se donnera totalement et son enfant sera d'autant mieux accueilli qu'il aura besoin d'elle. C'est d'ailleurs ce climat d'amour du plus faible d'entre eux qui cimentera l'amour des autres enfants et l'amour de la famille.

J'idéalise ? Non. Je ne dis pas que les scénarios se termineront d'une façon plutôt que d'une autre. L'homme étant homme est autant capable d'aimer que de trahir, de faiblir que de donner. Je dis seulement qu'il n'y a pas d'amour dans les premières conclusions tandis que les secondes manifestent l'amour. Et nous sommes appelés à aimer. Et nous savons que bien des gens aiment. Mais s'il y a quelque « idéal » dans l'air au sens de sottise, d'utopie, de divagation spéculative, c'est bien la préten-

tion que l'homme sera plus heureux en consommateur d'amis qu'en se consumant pour ses amis.

Aussi j'en reviens au même point. Il n'y a de vie que dans l'amour et l'amour est don. Un don qui risque tout l'être et qui accepte de le « perdre ». Pour « toi ». C'est trop fort ? Les hypocrites du divorce l'ont prouvé ? Vaut mieux « faire l'amour » ? Oui, il est logique que l'érotisme soit la réponse à l'hypocrisie du divorce. Il est juste que l'on saute de lit en lit sans se préoccuper des formalités de la cour civile à chaque fois. Quant à consommer, consommons. Lâchons la comédie de « l'amour . . . toujours ». L'érotisme répond bien à cette hypocrisie. Mais l'érotisme ne répond pas à l'amour. Et l'érotisme n'apporte pas plus la sérénité que l'hypocrisie de l'amour sous condition. L'érotisme est la logique de la mort de l'amour. Le divorce voulait blanchir le cercueil. L'érotisme nous révèle le cadavre. — Tu sais, comme moi, que l'amour du plaisir n'est pas le plaisir de l'amour, et qu'en conséquence parler du mal de l'érotisme n'est pas médire du bien de la sexualité lorsque l'on aime.

Aussi ne vaut-il pas mieux de chercher à aimer, de vivre son don, de donner un nom à notre vie, le nom de la personne dont nous voulons le bonheur ? N'est-ce pas là le sens de l'amour conjugal dont nous sommes souvent témoins ? N'est-ce pas là le sens de l'amour des parents pour leur enfant ? N'est-ce pas là le sens final de tout métier et de toute profession ? N'est-ce pas là le sens de la vie religieuse ? Que de toutes parts, le nom de l'épouse, ou de l'enfant, ou du client, ou de Jésus, soit le sens, la raison, le but de l'acte. Que tout succès, tout agrément soit une joie dans ce don. Que l'échec ou la contrariété renforce la volonté d'aider plus, de donner plus, d'être plus présent.

Et s'il fallait que le conjoint abuse de ce don ? S'il fallait que l'enfant soit ingrat ? S'il fallait que le client soit exploiteur ? S'il fallait que des supérieurs religieux usent mal de leur poste ? Alors ce serait l'enfer, si notre don n'est qu'une blague, s'il n'est que la recherche plus

raffinée de notre propre satisfaction. Mais ce serait uniquement un purgatoire, si notre don est réel. Un purgatoire, c'est ce qui purge, purifie. Et notre amour y serait purifié de ses restes d'égoïsme. Nous aimerions plus purement le conjoint, l'enfant, le client, le supérieur, dans l'effort et l'intention de rechercher avec plus de constance leur bien propre, celui dont ils s'éloignent.

Aimer. Tous aiment l'amour. Mais qui aime quelqu'un ? À songer à la nature de l'amour, on y peut trouver quelque chose de terrifiant. Miser inconditionnellement sa vie sur quelqu'un qui peut nous en dépouiller sans nous la rendre a de quoi faire frémir. Le gars ou la fille qui a déjà découvert combien l'émotion de complaisance, que l'on nomme trop tôt l'amour, est passagère, peut alors regarder les autres gars, les autres filles et se dire que se confier à l'un d'eux est courir au suicide. Sera-t-il fidèle ? Saura-t-il aimer ? Réellement ? donc toujours ? Va-t-il le prostituer, c'est-à-dire en user sans l'aimer, le dévorer sans le reconnaître ? Le salir, le voler, le violer ? le prendre sans sa personne ?

Si la vie n'offre que ce risque, si le bonheur est si peu sûr, si l'amour de l'homme est si lâche, relâché, traître, à quoi bon vivre ? Comment oser aimer ? La peur s'installe. Et la vie se désintègre.

Si Dieu est mort ?

Notre volonté d'aimer est incertaine. Elle est faible. L'assurance du retour de l'amour est encore plus faible. Dépouillé de l'intensité émotive — qui a tôt fait de disparaître — l'amour humain offre ce paradoxe de l'avenue du bonheur dans laquelle l'homme s'engage peu, se dégage trop souvent. Il lui préfère les vaines illusions d'autres avenues. S'il était possible d'assurer la vie humaine, la vie personnelle dans la réciprocité d'amour et dans la stabilité personnelle d'amour face aux lendemains imprévus . . .

Pour cela ne faudrait-il pas la présence d'une personne parfaite qui soit Amour ? Ne faudrait-il pas sa

force personnelle, présente au sommet même de ma volonté pour que je veuille mon don dans toute sa pureté ? pour que je sois moi-même consolidé en ce que je veux réellement ? pour que mes velléités d'aimer deviennent mes volontés d'aimer ?

S'il était ici, alors j'aimerais avec assurance, je vivrais de Celui que j'aime, je saurais aimer pleinement tous les autres dans la fermeté du don que je veux et qu'il me consolide. Ma vie aurait son acte propre, son action saine et sereine. Et toutes mes activités pourraient lui contribuer leurs agréments.

L'Amour existe-t-il ? Sa Force est-elle à ma disposition ?

Je n'apporterai pas de preuves philosophiques ou historiques qu'un jour « le Verbe s'est fait chair », qu'il est « la Voie, la Vie et la Vérité », qu'il nous a révélé l'évidence qu'il faut d'abord « aimer le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit » pour ensuite « aimer ton prochain comme toi-même », ou mieux encore pour « vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimé ».

Les preuves historiques et philosophiques existent et se complètent de sorte que l'intelligence n'a pas terminé son chemin tant qu'elle n'a pas reconnu en Jésus « l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier » de tout et tous.

Ma preuve viendra du vide des cœurs qui ne reconnaissent plus les pas de l'Amour sur notre sol, dans notre histoire et sa présence dans nos cœurs. Ma preuve viendra de l'homme qui a proclamé la mort de Dieu, pour créer son propre destin, et qui ne peut plus vivre le pari d'aimer l'homme. Ma preuve est l'impuissance d'amour révélé dans le conflit comme moyen de « dialogue » social, économique et politique ; ma preuve est dans les couples qui se vantent, toujours plus nombreux, d'être libérés c'est-à-dire infidèles. Ma preuve est dans les médicaments de la stérilité qui substituent la castration

au respect du conjoint et l'étreinte à l'amour. Ma preuve est dans les séductions trompeuses et asséchantes de l'érotisme. Ma preuve est dans ces parents et médecins combien préoccupés par le bien d'autrui qu'ils mettent l'enfant à mort. Ma preuve est dans l'accaparement de l'homme par l'homme et sa frénésie des paradis artificiels et meurtriers. Avec la mort de Dieu, l'homme s'est suicidé.

Ma preuve m'est aussi venue de ceux qui vivent l'amour. J'ai trouvé la joie chez cette jeune fille et ses compagnes qui vivent dans le Seigneur et dans l'amour des autres par la monotonie des labeurs de la vie cloîtrée. J'ai vu l'amour de mes parents pour moi-même, mais surtout pour mon frère né mongol qui a pénétré leurs gestes, intentions et actions. Mes parents, nourris de l'eucharistie. J'ai compris l'amour auprès de mon père mourant qui ne pleurait pas sur lui-même mais sur ma mère et mon frère à la pensée des problèmes que son décès leur causerait. J'ai lu le bonheur humain en ces couples amis, assidus au Christ, qui ont vécu le respect naturel du conjoint et le don de la fécondité. J'ai connu la bonté en ce jésuite qui a sorti tant et tant de gens de la détresse de vivre pour leur redonner la paix. Oui, j'ai même trouvé l'amour chez des amis qui enseignent et se préoccupent de la vérité et du bien qui peuvent réanimer certains de leurs élèves. Ces gens ont chacun leurs défauts. Ces gens ne sont pas tous aimables de la même façon. Ils sont chacun détestable d'une façon ou d'une autre. Surtout, ils éprouvent comme chacun les misères et contrariétés de la vie, surtout de leurs faiblesses. Mais ils ne tuent pas. Ils donnent la vie. Ils se consolident dans ce don. Ils ont la paix de vivre et ils vivent d'amour. Car ils vivent de Celui qui est Amour.

C'est tout.



La Grèce

par Madame Paul Normand.

Nous atterrissions à l'aéroport international d'El-lénikon au sud-est d'ATHÈNES. Un autocar privé est exact au rendez-vous. Propre mais un peu fatigué, il est évident qu'il en a vu bien d'autres : il doit connaître son chemin par cœur. Après six ou sept milles d'autoroute et la traversée d'un faubourg industriel, nous sommes introduits au cœur de la ville par l'odhos (rue) Piréos jusqu'à notre hôtel à deux pas de la plateia (place) Omonia. Le temps de recevoir la clef de sa chambre, de recouvrer sa valise, de se rafraîchir un brin et nous nous retrouvons pour notre premier dîner (souper) en Grèce continentale. Le maître d'hôtel et les garçons de table ne comprennent pas plus le français ou l'anglais que nous ne comprenons le grec. Et ils sont aussi empressés et gentils que timides... J'ai décidé de manger ce qui se présentera pour éviter des pertes de temps. Nous avons mieux à faire que d'attendre un gérant très occupé pour nous expliquer la composition des plats ou interpréter nos caprices. L'une ou l'autre des compagnes s'y est aventurée. Mais j'ai vu Athènes illuminée avant elle ! Il fait merveilleusement doux. Et quel mouvement plateia Omonia, vaste cercle où jaillissent des fontaines, léoforos (avenue) Stadhiou, bordée de magasins et de boutiques et surtout plateia Syndagma : les taxis, les autobus, les trolleybus, les voitures privées et mille piétons semblent pris de frénésie.

Nous traversons la place. En passant, nous regardons le Vieux Palais devenu édifice gouvernemental dans le Jardin National. Nous croisons la léoforos Vasilisi devant le ministère des Affaires étrangères puis c'est l'hôtel King Palace. Nous avons fait le tour complet de la place stratégique pour l'orientation dans la ville. Athènes, c'est une grande capitale comme les autres grandes capitales du monde ! Attention ! au sud-ouest, l'Acropole illuminée nous rappelle à l'ordre : ce carrefour bruyant n'est pas comme les autres. On y aperçoit le mirifique Parthénon. Ici, c'est Athènes, l'unique au monde.

Nous revenons vers notre hôtel par la léoforos Vénizélou : à droite et dans l'ordre, c'est l'Académie, l'Uni-

versité et la Bibliothèque Nationale où les intelligences viennent s'enrichir dans des « temples » dont la beauté architecturale est toute grecque. Nous revoilà plateia Omonia. Un dernier regard vers le sud : sur l'Acropole, le Parthénon nous salue : Kali nichta —bonne nuit et que les dieux et les déesses accompagnent vos rêves !

Athènes :

Une passionnante journée s'annonce. Elle débutera par la visite du Musée National, guidée par Madame Marie Lazaridou qui nous accompagnera tout le temps de notre séjour en Grèce. Notre nouvelle cicérone est une belle statue grecque à l'abondante chevelure blonde, au français académique un peu laborieux, aux connaissances encyclopédiques et qui serait bien capable de mériter une médaille d'or dans un marathon olympique : la suivre qui peut ! Les Québécois ont bonnes jambes et grande curiosité. Ça ira . . .

De la plateia Omonia, l'autocar n'en aura que pour dix minutes, par la léoforos Ikosiocto Oktovriou qui file vers le nord, pour nous déposer à l'entrée du musée. Nous jetons un bon coup d'œil sur les édifices de marbre de l'École Polytechnique. Nous nous en sommes souvenus quand, de retour de voyage, les journaux canadiens ont parlé des troubles causés par trois mille étudiants de cette institution, en révolte contre le nouveau gouvernement « entièrement formé de civils » qui a remplacé la dictature militaire dite « des Colonels » en fonction depuis 1967. Les étudiants en avaient surtout, semble-t-il, contre le président de la république, M. Georges Papadopoulos qui, selon eux, aurait conservé trop de pouvoirs constitutionnels.

Après cette visite de trois heures au Musée National, je suis convaincue d'avoir reçu le cours le plus efficace et le plus agréable qu'un profane puisse recevoir en science archéologique. Le nom des vingt-six salles d'exposition est une identification « en gros » de l'âge des objets qu'on y trouve :

Néolithique — une grande idole de terre cuite, vases et armes de pierre, outils en os, céramiques (3,500 à 2,900 avant J.-C.)

Cycladique — objets de terre cuite, idoles stylisées, joueurs de flûte, diadèmes, ustensiles (2,400 à 2,200 avant J.-C.)

Mycénienne — objets en or et autres matériaux précieux, ivoire, cristal de roche, etc. provenant presque tous des fouilles faites à Mycènes par Schliemann (1876-77) et Papadimitriou (1925-55). Le masque en or dit d'Agamemnon, le casque composé de défenses de sangliers tel que décrit par Homère, les trois poignards à incrustations d'or, d'argent, d'électrum (alliage or/argent) et de nielle (émail noir coulé dans des rainures) m'ont fascinée. Quelques vitrines renferment des objets de la même époque, trouvés dans d'autres parties du Péloponnèse, en Attique et autres pays. (1,600 à 1,200 avant J.-C.)

Archaïque — (7 salles) statues, bustes, têtes, figurines, stèles funéraires (VIIIe au VIe siècle avant J.-C.)

Classique — (4 salles) sculptures, stèles funéraires (Ve et IVe siècles avant J.-C.)

Une salle est dite « Des Copies » : reproductions d'œuvres célèbres. Deux salles sont remplies de bronzes : statues et statuettes, ornements militaires et armes, ustensiles, etc. Enfin, la salle XXVI présente la collection de céramiques, sculptures, bijoux grecs antiques et byzantins offerts à l'État par Madame Hélène Stathatos.

Impossible d'examiner en détail une telle quantité

d'objets mais impossible aussi d'en sortir comme si on n'y était pas venu : comment après cela, pourrait-on penser que l'intelligence, la créativité, l'ingéniosité ont commencé avec soi ? L'humilité siérait bien aux hommes du XXe siècle même si leurs inventions sont extraordinaires en nombre et en importance. Des hommes de génie ou tout simplement ingénieux sont passés avant eux, leur préparant les voies . . .

L'étage supérieur est réservé à la céramique. Nous y verrons des poteries jalonnant l'évolution de l'homme à partir de l'Âge du Bronze (néolithique récent : 3,000 ans avant J.-C.) jusqu'à environ 400 ans avant J.-C. Elles proviennent des fouilles en territoire grec. J'en aurais bien apporté quelques-unes, faute de quoi, j'ai acheté un album reproduisant les plus significatives.

Notre voiture remonte encore un peu plus vers le nord pour nous faire voir le parc des Champs de Mars et c'est en traversant la ville du nord au sud cette fois que nous atteindrons le mont Lycabette, mille pieds d'altitude et dont le nom a été choisi à cause des bandes de loups (liki) qui l'infestaient. Nous quittons la voiture à l'extrémité de l'odhos Ploutarchou et prenons le funiculaire souterrain qui débouche près de la chapelle Saint-Georges. Quelques pas et nous sommes sur la plate-forme d'observation. Des tables de marbre indiquent les points cardinaux. Le mont Lycabette est le plus haut gratte-ciel d'Athènes. La construction d'édifices de plus de sept étages est interdite par la loi car, où que l'on soit dans la ville, on doit pouvoir apercevoir l'Acropole.

Du haut de notre perchoir naturel, elle apparaît comme une jolie maquette posée sur une grande table oblongue. Vingt paires d'yeux québécois scrutent la belle capitale blanche où vingt millions d'êtres humains vivent, travaillant, dormant, se promenant : l'amour, l'indifférence, la haine, la santé, la maladie, les vertus ou les vices les font rire ou pleurer . . . et mourir. À Athènes comme à Montréal. Ce grand entonnoir formé par les

montagnes de l'Attique* dans laquelle s'est développée Athènes me fait soudain penser à ma petite ville de Saint-Pascal. Je l'ai vue tant de fois du haut de la montagne à Cotton, comme blottie dans le tout petit entonnoir formé par des monts de la chaîne des Alléghanys. Ma minuscule ville occupe une si grande place dans mon cœur qu'elle a réussi pour un moment à éclipser la superbe Athènes. Les Athéniens me pardonneront le parallèle farfelu car je leur dirai mon émerveillement devant la splendeur de leur cité et les sentiments d'amitié qui naissent en moi devant la gentillesse de leur hospitalité.

L'Acropole

L'après-midi est réservé à la visite de l'Acropole, cet « autel à la beauté » comme se sont plu à la dénommer tant de gens depuis que les travaux commandés par Périclès après son accession au pouvoir en 461 avant J.-C. en ont fait l'œuvre la plus harmonieuse jamais créée de mains humaines. Par milliers se compteraient les écrivains qui ont chanté l'Acropole, les peintres qui ont fait de ses chefs-d'œuvre le sujet de leurs tableaux et tous les professionnels et amateurs qui les ont photographiés sous tous les angles imaginables. On croit donc savoir ce qu'on va trouver. Chacun a structuré son Acropole athénienne dans sa tête. Et puis, on entre pour la première fois dans la ville et on « la » reconnaît : le Parthénon, symbole d'Athènes c'est comme la Tour Eiffel, symbole de Paris, la Tour Penchée, symbole de Pise et la Statue de la Liberté, symbole de New-York. On est très content : « l'autel à la beauté » est là sur ses gradins telle qu'on se la figurait. Et l'heure arrive de l'examiner de près. Le symbole stylisé, idéalisé disparaît absolument et c'est la réalité plus belle encore de l'Acropole de pierre et de marbre qui s'impose. On reçoit un premier choc : cette colline de deux cent trente pieds de hauteur est une forteresse véritable ! L'histoire et les

* Attique de Attiki c'est-à-dire promontoire, nom très juste pour cette péninsule triangulaire qui ouvre la mer comme une étrave.

illustrations l'ont répété mais je n'en avais pas retenu la notion. Le côté ouest étant vulnérable, c'est là que les premiers murs ont été élevés dès l'époque mycénienne, murs si gigantesques qu'on en attribuait la construction aux Cyclopes, géants mythologiques dont l'œil unique est placé au milieu du front. Mais ces monstres n'étaient pas manchots dans l'esprit des superstitieux qui ne pouvaient imaginer comment des « humains ordinaires » auraient pu transporter et empiler des pierres de treize pieds d'épaisseur.

Plus tard, Pisistrate avait muni les fortifications d'une porte monumentale ouvrant sur deux temples culturels dont l'un dédié à Artémis, l'autre à Athéna. Les Perses les détruisent en 480 avant J.-C. Afin de renforcer les défenses, Thémistocle ajoute quelques bastions sur le versant nord. Il utilise les débris des temples, les colonnes et les statues pour remplir les trous et « égaliser » le terrain. Les fouilles archéologiques ressuscitent ces vestiges précieux de l'époque archaïque. Le musée érigé à l'angle sud-ouest de l'Acropole les conserve.

Mais c'est à la demande de Périclès que les fameux architectes Callicrates, Mnésiclès et Ictinos et les sculpteurs Praxitèle et surtout Phidias transforment la forteresse en cet « autel à la beauté » qui, même après deux mille ans de négligence, de pillage et de destruction possède encore le pouvoir de nous enchanter.

En 1833, lorsque la Grèce recouvre son indépendance, Athènes n'est plus qu'un village de quelque six mille habitants tassés au pied du versant nord-est de l'Acropole, à l'endroit exact appelé Plaka. Ce quartier a été rebâti en conservant les caractéristiques anciennes : rues étroites, tortueuses, à escaliers, maisons basses aux toits de tuile. Je suis fort chagrine de ne l'avoir pas visité car, si j'en crois ce qu'on en dit, j'ai manqué ici l'expérience si agréable et si enrichissante faite à Bogotà en visitant son quartier de l'époque coloniale.

Après l'indépendance, le roi Othon et son gouvernement siègent pendant quelque temps à Nauplie mais

en 1835, ils viennent définitivement s'installer à Athènes. Des travaux de restauration commencent tout de suite sur l'Acropole. Mais elle est si massacrée qu'il ne faut pas moins de cent ans pour qu'elle redevienne la gloire de la Grèce.

Le soleil est ardent, le ciel absolument pur. Des centaines et des centaines de touristes montent et descendent les sentiers qui conduisent aux Propylées, imposante entrée comprenant un portique central flanqué de deux ailes asymétriques. L'une servait de galerie de peintures ; l'autre supporte le petit bijou de temple dédié à la déesse Athéna Niké, restauré en même temps que les Propylées.

J'ai reçu le deuxième choc lorsque, ayant franchi le portail des Propylées après une longue escalade de marches de pierre, j'ai débouché sur l'Acropole : le Parthénon est si beau qu'il fait oublier tous les autres chefs-d'œuvre. Son péristyle est constitué de quarante-six colonnes de style dorique taillées dans le plus beau marbre penthélisque. Elles supportent une frise sculptée par le « divin » Phidias, malheureusement incomplète comme le fronton en triangle d'ailleurs. Le toit est absent mais le plancher de marbre luit au soleil. Le diamètre des colonnes diminue régulièrement de la base au sommet et elles penchent toutes vers l'intérieur du temple. La forme et la disposition de ces colonnes donnent l'illusion que le grand temps va s'étirer à l'infini dans les hauteurs du ciel.

Côté nord, voici le temple compliqué et élégant des « Cariatides ». Le toit de l'un des trois porches est soutenu par six colonnes en forme de femmes. Quelle dignité et quelle allure en ces « grandes dames » qui regardent de haut la procession des pauvres humains ! Effet d'éclairage peut-être ou de comparaison avec le Parthénon mais elles m'ont paru très hautaines dans le drapé de leur tunique de marbre trop blanc.

Des débris de colonnes, de murs, de frises jonchent le sol de l'Acropole . . . dans un désordre artistiquement

organisé. On veut s'asseoir ici sur une pierre couchée ou s'appuyer là sur un débris de colonne ; on veut faire provision de cette lumière et de ces ombres à nulle autre pareilles. Mes yeux suivent la pente sud-ouest très abrupte. J'aperçois l'Odéon d'Hérode Atticus aux cinq mille sièges taillés à même le roc et la colonnade de près de deux cents verges de longueur si expertement restaurés qu'on les utilise à l'occasion du festival annuel de musique et de théâtre. Un peu plus à l'est, c'est le théâtre de Dionysos dont les soixante et sept degrés peuvent asseoir en demi-cercle, encore aujourd'hui, treize mille spectateurs venus entendre les œuvres d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide ou d'Aristophane.

L'Aréopage, la Pnyx, l'Agora :

On repasse les Propylées et au tournant du sentier, on nous indique la colline de l'Aréopage, première cour de justice européenne si prestigieuse que ce nom désigne encore de nos jours la Cour Suprême de Grèce. En cet endroit, on ne peut s'empêcher d'évoquer Socrate, le plus célèbre des philosophes grecs. Un jour, il y a longtemps, plus de deux mille ans, il est traduit devant le tribunal des Cinq Cents sous l'accusation de corrompre la jeunesse et d'introduire à Athènes une religion nouvelle. À trente voix de majorité, il est condamné à boire la ciguë empoisonnée. Qu'avait-il donc fait pour s'attirer pareille accusation et pareille condamnation ? C'est bien sûr qu'il dérangeait les orthodoxes rigides par sa recherche constante de la vérité « en marche », qu'il scandalisait les adorateurs d'idoles par sa foi en un Dieu unique et qu'il heurtait le fanatisme et les préjugés en enseignant la tolérance des idées. Mais si on y regarde bien, on peut se demander s'il n'a pas été en fin de compte victime de son caractère insupportable. Il ne cédait jamais sur rien et méprisait ouvertement ses concitoyens qu'il traitait d'ignorants. Lutter pour la liberté d'opinion et de parole et pour faire partager ses idées quand on y croit fermement soi-même, c'est bien. Mais cette lutte doit s'accompagner du respect des autres et d'une mé-

thode susceptible d'emporter leur adhésion. Devant l'Aréopage, je pensais que Socrate a été suivi par beaucoup de gens qui, comme lui, prêchent la tolérance avec intolérance. Je pensais à toutes les erreurs grossières que des gens habiles ont fait gober aux Québécois. Et je me disais que si le grand Socrate avait eu un peu plus de patience et de diplomatie, ses idées géniales, au lieu de le conduire à la mort, l'auraient sans doute porté, sinon au gouvernement de sa ville, du moins parmi les premiers technocrates de ce gouvernement.

Et puis, c'est la grande figure de saint Paul que l'Aréopage ressuscite. Environ cinq cents ans après Socrate, il fait ici même son sermon sur le Dieu inconnu auquel les Athéniens ont élevé un monument. Il sait qu'il a affaire au peuple fondateur du rationalisme. Il disait : « Les Juifs demandent des miracles ; les Grecs, eux, ne veulent que la sagesse et la science ». Il faut quand même leur enseigner toute la vérité, « la scandaleuse vérité » sur Jésus et il se met à parler de sa résurrection. Aussitôt, on lui coupe la parole : « Nous t'entendrons là-dessus une autre fois ». Ces gens qui avaient démystifié les dieux de l'Olympe et leurs pouvoirs illusoires se montraient réticents devant les récits de miracle. Avaient-ils acquis la tolérance des idées ? Saint Paul avait-il usé d'une éloquence respectueuse ? Il n'est pas condamné à boire la ciguë. Parmi les convertis, un sénateur qui, sous le nom de Denis l'Aréopagite, est devenu le saint patron d'Athènes. Saint Paul a beaucoup travaillé dans cette ville. Je me demande combien elle compte maintenant de catholiques . . .

De l'autre côté de la léoforos Apostolou Pavlou (avenue de l'Apôtre Paul), sur une colline un peu plus basse, c'est la Pnyx où tous les citoyens (dix-huit mille pendant l'Âge d'Or) composaient l'Assemblée du Peuple. Ils s'assoient, serrés les uns contre les autres (et c'est ce que signifie le mot Pnyx) pour écouter les orateurs et approuver ou rejeter les « projets » de loi. Comme en notre temps, ils eurent bien des fois à subir les élucu-

brations de gens « qui se prenaient pour d'autres » et ils se laissèrent sans doute influencer par des démagogues. Mais parfois ils entendaient des paroles de sagesse : Solon, Thémistocle, Périclès, Démosthène, Aristide haranguèrent les Athéniens à cet endroit. De cette colline, la vue sur l'Acropole est particulièrement belle et c'est pour cette raison que les spectateurs de *Sons et Lumière* s'y rassemblent. La Pnyx avait été aménagée sous Clisthène au VI^e siècle avant J.-C., après l'établissement systématisé de la démocratie. Auparavant, l'Assemblée se tenait à l'Agora que nous trouvons sur une autre colline à quelques minutes de la Pnyx.

Mon voyage en Grèce m'a permis de démêler mes idées embrouillées concernant l'Acropole, l'Aréopage, la Pnyx et l'Agora : la première était surtout consacrée au culte religieux, l'Aréopage, à l'exercice de la justice tandis que les deux derniers étaient des centres politiques et de vie publique. Ceux dont la conduite était répréhensible et surtout ceux qui possédaient ce qu'on appelle aujourd'hui « un dossier judiciaire » se voyaient refuser l'entrée de l'Agora. Ce lieu n'était-il pas considéré comme le signe par excellence de la civilisation d'une ville, alors que tous les citoyens respectables ont droit au chapitre quand il s'agit des lois qui régissent leur vie ? L'Agora c'était une sorte de « colline parlementaire » avec tous les édifices et annexes nécessaires... dont plusieurs sont restaurés. Une longue colonnade, la Stoa d'Attalus construite par Attalus de Pergame en reconnaissance pour l'éducation dont il avait bénéficié à Athènes a été complètement refaite et tout comme les philosophes, on peut s'y promener à l'ombre, à l'abri des rayons ardents du soleil et parfois aussi, j'imagine, à l'abri de la pluie... Car il doit bien pleuvoir de temps en temps dans ce pays !

Le Pirée :

Les temps libres à Athènes ont été rares. Pour moi, j'en ai profité pour me promener au hasard des rues, pour faire du lèche-vitrines et observer les Athéniens,

ces gens pressés, à l'air préoccupé. Il n'y a aucun espace vide entre Athènes et ses faubourgs et même entre Athènes et le port du Pirée où nous sommes allés prendre en groupe un dîner aux fruits de mer dans un café en plein air sur le port. Je ne savais pas que ce port le plus important de la Grèce était en même temps une ville aussi considérable (360,000 habitants) et aussi industrialisée. Partout on aperçoit des cheminées d'usine : métallurgies, verreries, filatures, distilleries, minoteries, savonneries, engrais chimiques, et que sais-je ?

Thémistocle (470 avant J.-C.) avait érigé une longue enceinte qui englobait les trois presqu'îles composant ce port célèbre. Nous n'avons pas le temps de visiter mais de nos tables nous avons une belle vue d'ensemble et nous apercevons une forêt de mâts. C'est très romantique. Dommage qu'il y ait cette odeur déplaisante de produits chimiques ! Mais, illusion ou réalité, il flotte aussi dans l'air cette musique du Pirée, le « bouzoukia ». « Quand un homme il est plein, qu'est-ce qu'il peut faire ? ... Exploder », de crier Zorba le Grec. Qu'il soit plein de joie ou de douleur, c'est dans une danse qu'il explose, dans le roman et dans le film... et dans la vie... peut-être... De fil en aiguille, nous nommons Mikis Théodorakis, compositeur de la musique des films « Zorba le Grec » et « Z » et la chanteuse Mélina Mercouri, ces deux artistes révolutionnaires « autorisés » à quitter le pays. Nous parlons de Nana Mouskouri, la grande chanteuse grecque si aimée au Québec et dont la critique a dit que « sa voix roule comme une source dans la montagne ». En dînant parmi les bateaux du Pirée, comment ne pas faire allusion à Monsieur l'armateur Aristote Socrate Onassis dont l'immense fortune a commencé avec l'achat de six cargos à Montréal pendant la grande crise économique. Son île de Scorpios et... sa femme doivent se trouver dans les alentours...

Non, nous ne sommes pas près d'oublier ce repas : ce n'est pas tous les jours que l'on mange dans une telle atmosphère. J'avoue que devant les premiers services, j'ai quelque difficulté avec mon appétit qui se

révèle aujourd'hui moins internationalisé que je ne croyais. Les petites pieuvres, les octopus et les bébés calmars, même s'ils sont « well done » ne réussissent pas à tenter ma fourchette récalcitrante. Mais les petits poissons blancs et les rougets sont fort appétissants et font bon ménage avec un vin blanc du pays (sans retsina). Le pouding au riz, le plat de pêche et le café... turc terminent dans la sécurité du connu un repas qu'on pourrait difficilement qualifier d'insignifiant.

Le Péloponèse :

Nous quittons la capitale. Une autoroute rapide suit le rivage du golfe Saronique et nous fait avaler les cinquante-trois milles d'Athènes à Corinthe en un temps record : à droite, des montagnes, des collines d'où émerge le mont Aegaléos ; à gauche, la mer. Nous jetons un coup d'œil à l'île de Salamine, célèbre par la victoire, décisive pour tout le pays, remporté par les troupes grecques contre les Perses en 480 avant J.-C. Ajax était le roi de Salamine au temps de la guerre de Troie à laquelle il participe avec Ulysse de l'île d'Ithaque, Ménélas de Sparte, Achille de Thessalie, Nestor de Pylos, Philoctète du mont Oeta, Diomède d'Argos sous le commandement d'Agamemnon de Mycènes. Nous escamotons Eleusis, patrie d'Eschyle, le fondateur de la tragédie grecque et Mégare d'où partirent Byzaz et ses marins à la découverte d'une terre fertile, selon les indications de l'Oracle de Delphes (voir L'Action Nationale, janvier 1975, La Turquie). Nous sommes toujours dans l'Attique.

Mais voici le Péloponèse qui apparaît sur notre carte comme une immense feuille d'érable flottant sur la mer. Pour les quelques derniers jours de notre voyage, nous avons choisi de visiter cette partie de la Grèce parce qu'elle est si riche en beautés naturelles et en sites historiques qu'elle se trouve en quelque sorte à présenter une synthèse du pays tout entier même au point de vue du relief terrestre. Le Péloponèse c'est la Grèce... en concentré. Nous espérons y recueillir des impressions assez variées et significatives pour avoir

une idée honnête du pays.

Quand on parle du Péloponèse on le désigne toujours comme une péninsule ou une presqu'île mais en réalité, c'est une île depuis que l'isthme étroit de Mégare qui le rattachait au continent a été coupé par le canal de Corinthe. Ce travail du génie maritime mérite qu'on s'y arrête. L'autocar traverse le pont qui enjambe le canal en son milieu et nous y revenons à pied. La circulation automobile très dense nous coince contre le parapet sur les étroits trottoirs aménagés de chaque côté. Nous nous penchons sur un gouffre : l'eau est à deux cent soixante et dix pieds au-dessous de nous et coule entre des murailles de roc solide qui se font face à moins de soixante-quinze pieds. Nous avons l'impression que ce couloir étroit et profondément encaissé ne mesure que quelques centaines de pieds de longueur : il a pourtant quatre milles. La formidable muraille s'enfonce encore à trente-deux pieds sous l'eau ; les navires jusqu'à huit mille tonnes peuvent donc y circuler du golfe Saronique jusqu'au golfe de Corinthe, faisant ainsi communiquer par un important raccourci la mer Égée à la mer Ionienne. Le trajet du Pirée à la mer Adriatique en est diminué de cent quatre-vingt-cinq milles et celui du Pirée à Naples, de quatre-vingt-quinze milles. Faire le tour, à travers îles et récifs, de l'excroissance dentelée du Péloponèse représentait une perte de temps considérable et une aventure dangereuse. Le problème avait toujours hanté l'esprit des navigateurs. Au VI^e siècle avant J.-C., ils avaient tenté de le résoudre si on en croit les vestiges d'une piste dallée d'un golfe à l'autre sur laquelle les petits bateaux étaient transportés sur des chariots. L'empereur romain, Néron, est cependant le premier à avoir essayé un forage de part en part de l'isthme. Comme la dynamite n'était pas connue, les travaux sont exécutés à la main par des esclaves. Mais ils restent inachevés et pendant longtemps encore on roulera les bateaux sur des troncs d'arbres dans ce couloir superficiel bien au-dessus du niveau de la mer. Ce n'est qu'en 1893, après onze ans de creusage et de

minage que le canal est enfin achevé par des ingénieurs français. Nous photographions à qui mieux mieux cette entaille indispensable et spectaculaire.

Corinthe

Nous évitons la ville moderne de Corinthe (20,000 habitants) entièrement reconstruite après sa destruction par un tremblement de terre en 1928 afin de réserver plus de temps à l'ancienne Corinthe. Il y a sept mille ans, des hommes vivaient ici. Mais le champ de fouilles montre surtout des vestiges de la ville romaine construite par Jules César en 44 avant J.-C. Cependant, un des plus anciens temples grecs dédiés à Apollon (VI^e siècle avant J.-C.) dresse encore sept des trente-huit colonnes de son péristyle sur une terrasse d'où nous avons une vue d'ensemble de l'agora et de ses environs. Quelques cyprès et autres conifères, un bosquet d'oliviers, de la mousse sur les pierres, des petites fleurs sauvages ici et là, des champs verts qui rejoignent la colline couronnée d'une forteresse et en voilà plus qu'il ne faut pour réjouir l'œil le plus exigeant.

L'agora était reliée à l'enceinte de la ville par une rue recouverte de marbre qui, moins richement pavée, se prolongeait hors des murs jusqu'au port. Des temples, des églises, trois, quatre, cinq rangées de boutiques disséminées aux endroits commodes, des fontaines, des latrines publiques (quelques-unes en assez bon état pour que l'on voie très bien qu'elles étaient « pour messieurs seulement »), des monuments, des colonnades, un marché, des tavernes ont été mis à jour. À l'ouest, on peut encore voir l'odéon de trois mille sièges où se donnaient des combats de gladiateurs et d'animaux féroces. Construit et reconstruit plusieurs fois, il est embelli vers 175 après J.-C. par ce mécène dont on retrouve partout les générosités, Hérode Atticus. Au nord de l'odéon romain, un grand théâtre grec de dix-huit mille sièges du V^e siècle avant J.-C. et encore plus au nord un Asclépieion, hôpital pour malades mentaux. Corinthe était la grande ville des affaires, la ville renommée pour son amour du

luxue et du plaisir. Les mille vestales qui prenaient soin du temple d'Aphrodite, déesse de l'Amour, descendaient à la ville, la nuit venue. Avec le prix reçu en échange de leurs faveurs, elles embellissaient « leur » temple...

Pausanias, géographe du II^e siècle a parlé des fontaines et des bains de Corinthe comme étant des œuvres d'une rare beauté. La fontaine Pirène en particulier fut longtemps l'objet des recherches des archéologues. Ils marchaient dessus sans le savoir. Un jour, par hasard, ils la découvrent avec ses deux sources, ses réservoirs, sa grande cuve où les Corinthiens venaient puiser leur eau. Des constructions plusieurs fois remaniées qui voisinaient la bouche d'eau, il reste des niches profondes du II^e siècle et quelques colonnes de l'époque byzantine. Nous nous assoyons à l'entrée d'une des niches pour observer, laisser courir notre imagination, admirer, questionner. Mais voilà que des touristes semblent très frustrés de n'avoir pas accès à la niche que nous observons. Notre guide a beau leur expliquer que toutes les niches sont semblables, ils continuent à nous « enjamber » comme des sacs. Une grande brute fonce, s'accroche les pieds dans la plus menue de nos camarades qui dégringole au bas d'une dizaine de marches. Notre mentor, attentif comme il se doit, insère alors dans son laïus une sonore invitation : « Allons, écartons-nous ; laissons passer les barbares. » Nous battons narquoisement en retraite et les moqueries fusent. Devinerez-vous dans quelle langue s'expriment « nos » barbares ?

Une tribune imposante fait face au portique sud : c'est la Bêma où le gouverneur romain rendait justice et où saint Paul, accusé par les Juifs de « chercher à persuader les gens d'adorer Dieu d'une manière contraire à la loi », prononça son plaidoyer de défense. Le proconsul romain Gallion renvoie les témoins et acquitte l'accusé (*Actes des Apôtres* - 18). Nous lisons quelques versets des deux Épîtres de saint Paul aux Corinthiens et c'est comme s'il était venu ici, à Corinthe pour nous rencontrer. Ses paroles sont vivantes, actuelles. Elles vont aux hommes du XX^e siècle comme à ceux du I^{er} :

« Où est-il le raisonneur d'ici-bas ? Dieu n'a-t-il pas frappé de folie la sagesse de ce monde ? » (Cor. 1-20).

En route vers MYCÈNES, nous secouons notre enroulement en parlant des fameux raisins de Corinthe. Sans pépins, pelure épaisse, ils sont un produit d'exportation important pour cette région. Les cordons bleus québécois les recherchent pour la fabrication du gâteau aux fruits du temps de Noël. Les vignes recouvrent trois cent soixante mille acres du territoire grec. Selon la nature du sol et le climat, elles voisinent avec les oliviers ou les noyers ou avec les céréales, surtout le maïs et le blé, ou encore avec le tabac. La Grèce fabrique de grandes quantités de vin. À l'intérieur du Péloponèse, le climat est plus rude et on ne voit pas d'oliviers mais à quelques milles au sud, dans la région de Sparte, il permet même la culture des bananes, des oranges et des citrons.

Mycènes

Nous descendons du nord au sud pour environ vingt-huit milles. À Phychtia, nous prenons à gauche la route qui nous conduira vers l'Acropole de Mycènes à deux milles et demi dans la montagne. La route est semée de vestiges de l'Antiquité ; tronçons d'un aqueduc construit au temps de la domination turque (vers 1450), chaussée posée sur des fondations cyclopéennes de l'époque mycénienne (IIe millénaire avant J.-C.), tombes de la même époque taillées dans le roc, mur de soutènement du tombeau d'Agamemnon (aussi appelé Trésor d'Atrée, père d'Agamemnon). Nous le visiterons en revenant. Nous apercevons déjà l'Acropole juchée sur son promontoire.

Cette visite est importante. À Mycènes, nous serons dans la capitale de l'époque appelée mycénienne par les archéologues. Cette civilisation avait débuté dans l'île de Crète, notamment à Knossos, mais s'était étendue dans le Péloponèse et dans des contrées lointaines puisqu'on a retrouvé sa trace chez les Égyptiens. Quand ils parlent des Peuples de la Mer, ils nomment les Achéens. Les

Hittites en font aussi mention dans les documents trouvés dans leur capitale, Boghazkoy, au nord de la Turquie. Or, Achéens et Doriens sont précisément les noms employés par Homère pour désigner « ses » Grecs dans l'Illiade et l'Odyssée.

Nous avons visité Troie en Turquie et nous avons commencé à comprendre que ces deux œuvres composées entre 750 et 700 ans avant J.-C. étaient beaucoup plus que des récits de légendes. Elles parlent d'événements réels survenus cinq cents ans plus tôt, d'hommes ayant existé et elles décrivent si exactement les lieux qu'en les prenant pour guides, on a pu les retrouver deux mille ans après leur disparition. Homère était au courant de la richesse de la ville de Mycènes, de son téménos c'est-à-dire de son temple, de ses maisons servant aux prêtres, de ses fontaines et de ses arbres sacrés, de ses trônes sertis d'ivoire. Il décrit des hommes plus riches et plus puissants que ceux de son temps, leurs casques de plumes, de cornes, leurs boucliers d'or, leurs épées et leurs poignards de bronze sertis d'or et d'argent. Tous ces objets et combien d'autres ont été retrouvés au cours des fouilles opérées dans les lieux décrits par Homère. Nous en avons vu au Musée National d'Athènes. En visitant Mycènes, je me désolais de ne pouvoir retourner à ce musée pour revoir la salle mycénienne qui nous avait captivés mais qui nous aurait parlé un langage encore plus intelligible après la visite de la ville éponyme.

Schliemann avait eu beaucoup de difficultés à repérer Troie car cette ville avait complètement disparu. Mais il savait où trouver Mycènes que Pausanias avait visitée en l'an 175 et décrite dans une de ses œuvres. Cette fois, le guide de Schliemann, ce serait Pausanias. Heinrich Schliemann n'était pas un archéologue professionnel et il n'a pas conduit scientifiquement ses recherches et ses fouilles. Il commit beaucoup d'erreurs mais son flair et son « innocence » vis-à-vis les principes scientifiques ont contribué, paradoxalement, à faire avancer la science d'un pas de géant. Son mérite le plus grand est peut-être

d'avoir révélé au peuple grec et au monde un large pan de la préhistoire et d'avoir sorti de terre la preuve que les surhommes et les héros chantés par Homère ont existé. Les Grecs de l'époque classique (IV^e et V^e siècles avant J.-C.) soupçonnaient la vérité historique des principaux événements mais ils ne connaissaient rien du monde perdu décrit par le poète. En tout cas, ils en savaient beaucoup moins que nous aujourd'hui.

Et nous montons sur les traces de Pausanias et de Schliemann jusqu'au terrain de stationnement où nous laissons l'autocar. De cette hauteur dominant la plaine d'Argos qui se déroule jusqu'au golfe d'Argolide, quelle beauté féérique offre le paysage ! Nous imaginons le roi Agamemnon rentrant chez lui, ici à Mycènes, après les dix ans que dura le siège de Troie, la réception qu'on lui prépare, le piège tendu par le traître Egisthe, amant de sa femme Clytemnestre qui le tue avec tous ses compagnons pendant le banquet qui fête son retour.

Schliemann dégagea le Cercle des Tombeaux et trouva des corps intacts sous leurs masques et leurs ornements d'or pur. Il croit que ce sont les restes des victimes. Mais les savants modernes démontreront que ces dépouilles sont d'au moins quatre cents ans plus anciennes. Les héros assassinés avaient été inhumés ailleurs, hors des murs de la ville. Datant de 1500 à 1300 ans avant J.-C., ces murs furent plus ou moins brisés par les envahisseurs doriens à peu près cent ans après la guerre de Troie et cet événement marque le début d'un déclin, d'une espèce d'Âge Noir pour la Grèce. Une porte à l'angle nord-ouest de la forteresse, près de la nécropole royale, est presque intacte avec ses deux énormes lions de pierre au-dessus du linteau. Malheureusement, les deux têtes manquent. Les vestiges mis à jour mériteraient qu'on s'y attarde pour comprendre l'architecture qu'ils suggèrent. Un soir, en 1876, Schliemann fit allumer des feux sur les hauteurs de Mycènes. « C'est la première fois, disait-il, depuis deux mille trois cent quarante-quatre ans ». Cent ans plus tard, en 1973,

vingt-quatre Québécois se promenant parmi les ruines de Mycènes offrent à Schliemann le témoignage de leur admiration.

Et nous reprenons la route. Un arrêt au tombeau d'Agamemnon reconnu comme l'un des plus remarquables monuments de l'Âge du Bronze en Grèce continentale et le plus bel exemple d'architecture mycénienne. L'entrée du tombeau est précédée de deux murs de pierre d'une longueur de cent vingt pieds, formant entonnoir vers la porte qui me fait penser à « la porte des lions », sans les lions. Mais le triangle vide au-dessus du linteau doit bien avoir été un jour la niche de quelque énorme figure héraldique : lion ou griffon ? sphinx peut-être ? À l'intérieur, c'est simple et grandiose : une salle circulaire haute de cinquante pieds a la forme d'une ruche dont le dôme à la courbe audacieuse fermé par une clef de voûte n'est maintenu que par l'agencement équilibré des pierres énormes. Cette salle est l'anti-chambre du tombeau rectangulaire taillé dans le roc. La science n'a pas décidé, je crois, si les noms donnés à ce monument expriment la réalité. Parmi les morts enterrés ici, y a-t-il Atrée et Agamemnon ? Y a-t-il l'esclave troyenne Cassandra, le conducteur de char Eurymédon et leurs compagnons assassinés ? Peu importe. Ce qui importe c'est de savoir que ces vestiges sont de l'époque décrite par Homère, que Schliemann, Michael Ventris et combien d'autres savants par leurs intuitions géniales et leur travail acharné ont levé bien des voiles, percé bien des mystères sur le passé des hommes.

Nauplie et Epidauré

Nous revoici au carrefour de Phychtia : nous tournons à gauche sur la grande route et filons, cap au sud. Après Argos, nous bifurquons vers l'est pour NAUPLIE sur le golfe d'Argolide où nous attendent nos chambres au nouvel hôtel Agamemnon. Cette petite ville de neuf mille habitants a une grande histoire. Aujourd'hui, c'est une station balnéaire très fréquentée. L'atmosphère est à la détente : cela respire les vacances comme à Rhodes.

Le goût nous vient de la flânerie, du badinage et du rire. C'est le 14 juillet et à cause de nous, ce jour est français jusqu'en Grèce ! La forteresse, au milieu du port n'est pas « la » Bastille. Mais qu'elle est belle cette forteresse vénitienne du Bourtzi ! Elle me fait penser à un énorme paquebot à l'ancre dont les grosses cheminées se découperaient sur un fond de ciel très bleu et se renverseraient en même temps dans le miroir plus bleu encore de l'eau frémissante. Un minuscule traversier en revient : il suit le balisage étrange formé par les rayons horizontaux du soleil couchant. Nous nous retournons : sur la montagne, une massive silhouette se détache. C'est une autre forteresse vénitienne, la Palamidi. À Nauplie, nous nous promenons entre la montagne et la mer dans des rues planes et longues quand elles vont dans le sens de la montagne et de la mer, courtes quand elles sont transversales. Parce que nous avons un œil sur Bourtzi, l'autre sur Palamidi aux dimensions colossales, tout le reste nous semble diminué : petites les boutiques, petits les ateliers de couture, d'artisanat, petits les magasins de vins et de liqueurs, petits les parcs fleuris. Il me semble que même les gens sont menus. Nous rencontrons des militaires : ils sont tout frêles ! Ou bien, j'ai mal aux yeux...

La terrasse-sur-mer de notre hôtel est aménagée en restaurant où nous prenons un repas léger avant de partir pour Epidaure, à environ dix-huit milles, à l'est de Nauplie. Nous sommes en pleine saison du Festival durant lequel, chaque été, la compagnie du Théâtre National de Grèce joue les grands drames des anciens auteurs grecs, dans le plus célèbre des théâtres de l'antiquité, restauré pour recevoir quatorze mille auditeurs. La réputation de « cette acoustique naturelle » est-elle méritée ? Nous verrons. Cette année, on joue l'Agamemnon d'Eschyle. Je suis sur la cinquante-deuxième et dernière rangée de sièges accotés à pic contre la montagne. J'observe et le spectacle et les spectateurs. C'est fantastique. Le drame est joué en grec mais après Troie et Mycènes, nous suivons facilement le jeu et nous n'avons

qu'à nous laisser envahir par la beauté harmonisée de la musique et des images, de l'atmosphère et du lieu. En nous procurant des billets pour les places les plus éloignées de la scène, Madame Lazaridou voulait sans doute nous faire apprécier dans les conditions les plus difficiles les qualités exceptionnelles des théâtres de l'Antiquité. L'expérience a été concluante.

Olympie

Cent quatre-vingts milles de Nauplie à OLYMPIE où nous passerons la prochaine nuit. Aujourd'hui, nous traverserons en son milieu tout le Péloponèse d'est en ouest en passant par Tripolis à mille neuf cent cinquante pieds d'altitude, Lividia, Vytina où nous nous attarderons sur la belle place et Langadia. Nous escaladons des montagnes jusqu'à trois mille cinq cents pieds. La route est un continuel enchantement doublé d'un continuel « suspense » : nous circulons parfois sur des corniches à une seule voie. Des maisons sont accrochées, Dieu sait comment, à flanc de rocher et c'est à se demander comment leurs habitants peuvent en sortir. Nous en apercevons d'autres au fond de précipices, en bordure de forêts de sapins et de rivières mystérieuses. D'un peu loin, il nous semble que ce drôle de petit pont est trop étroit pour notre autocar. Il passe mais de plus en plus il bringuebale. Notre chauffeur, lui, est en pleine forme : les difficultés . . . et à certain moment, notre anxiété le stimulent. Quelle « chevauchée » fantastique ! Juste pour la joie d'admirer ou de connaître les choses et surtout les gens d'ici, nous nous arrêtons sur la place d'une ou l'autre des villes, d'un ou l'autre des charmants villages.

Et nous entrons à Olympie. Ce nom n'est-il pas un stimulant à lui tout seul ? Olympie ! Ce ne sont pas des images de sport, de jeux et de compétitions que ce nom me suggère d'abord. Mais celles de ciel, de paradis, d'un séjour des dieux et du bonheur ; celles aussi de la sérénité, de la poésie, de la musique. Henri de Montherlant l'avait surnommée « Paradis à l'ombre des épées ». Nous sommes descendus dans un tout petit village d'à

peine un peu plus de mille habitants qui se transforme vite en un important centre touristique : les nombreux hôtels neufs en sont la preuve.

Nous en avons assez de « rouler ». Et c'est à pied que nous nous rendrons, après le lunch, au « sanctuaire » par une route bordée de pins, de cyprès, de lauriers, de saules, d'oliviers. La vallée est encastrée dans un écrin de montagnes dont le velours vert, par ce bel après-midi, se moire d'ombres et de lumières. À quelques pieds au nord, le mont Kronion domine l'amas de pierres et de marbres que les archéologues n'ont pas fini d'exhumer. Après avoir délimité le site olympique chacune de son côté, les rivières Kladéos, à l'ouest, et la rivière Alphée, à l'est, se rejoignent à la pointe sud. C'est dans ce triangle naturel que nous passerons l'après-midi.

La légende préhistorique s'incarne dans les ruines des temples au dieu Zeus et à la déesse Héra, dans le Prytanée où, sur l'autel d'Hestia, brûlait nuit et jour le feu sacré, dans les nombreux autels aux dieux. Les faits historiques sont illustrés par le Stade complètement reconstitué, le Gymnase bordé de portiques de style dorique où s'entraînaient les athlètes du pentathlon, la Palestre aux innombrables colonnes remises en place, les palais romains érigés par les empereurs Néron et Hadrien, le palais circulaire de Philippe de Macédoine et de son fils, Alexandre le Grand, le réservoir en demi-cercle où aboutissait l'aqueduc construit par Hérode Atticus pour le service de tout le centre, les socles innombrables des statues de grands personnages, les portiques d'entrée à l'est, au sud et à l'ouest, une petite église byzantine recouvrant l'atelier de Phidias. C'est ici que le grand artiste créa la première des Sept Merveilles du Monde, la statue gigantesque de Zeus en or et en ivoire qui fut transportée à Constantinople où elle disparut, peut-être dans un incendie, peut-être dans le naufrage du navire chargé de la transporter à Rome. Elle avait sept fois la taille d'un homme et était si belle que le poète Philippe de Thessalonique, s'adressant à son auteur, écrivit : « Ou

bien le dieu est descendu sur la terre pour te découvrir son visage ou bien, toi, Phidias, tu es monté au ciel pour le voir ».

C'est ici que furent institués en 776 avant J.-C. les Jeux Olympiques et qu'aujourd'hui, on allume le flambeau sacré à l'autel d'Histia pour l'emporter dans la ville où les Jeux Olympiques modernes sont tenus. L'empereur romain Théodose II les avait interdits en 394 et ce n'est qu'en 1896 qu'ils ont été recréés par le baron français Pierre de Coubertin. En sortant du sanctuaire à l'est, nous passons devant le monument érigé à sa mémoire par le gouvernement grec. Une châsse contient son cœur car Pierre de Coubertin avait exprimé la volonté que son corps repose en France mais que son cœur soit envoyé à Olympie, son rêve et son amour.

Les œuvres d'art trouvées au cours des fouilles sont conservées au Musée d'Olympie construit en 1886 entre le sanctuaire et le village. C'est un des plus émouvants musées que j'aie visités. Il comprend, outre un vestibule garni de statues et de bustes, six salles remplies d'objets hétéroclites de grande valeur, une salle très longue où les frontons en marbre du temple de Zeus sont suspendus de chaque côté et tout au fond, la salle de l'Hermès de Praxitèle, statue bien connue. C'est dans une vitrine de cette dernière salle que se trouvent le casque de bronze de Miltiade vainqueur de Marathon (490 avant J.-C.) portant gravée sur le côté droit l'inscription « Miltiade le dédit à Zeus » et un autre casque doré dont la gravure fournit l'explication suivante : « Les Athéniens l'offrent à Zeus après l'avoir pris aux Perses » (Ve siècle avant J.-C.) J'ai longuement examiné la coupe de Phidias et quelques-uns de ses outils trouvés sur le site de son atelier.

Je ne décrirai pas les trésors de ce musée. Des albums merveilleusement illustrés le font mieux que moi. Mais j'aimerais rapporter les quelques notes que j'ai prises durant l'allocution de notre organisateur dans l'ambiance propice de la salle des frontons. Comme les

ruines et les monuments que nous avons visités sont les vestiges de grandes époques, ces notes sont les vestiges d'un grand moment de notre voyage : elles disent pourquoi nous voyageons en Grèce et avec quels yeux, il faut voir et interroger ce pays. Mes notes, ce sont des étincelles jaillies du feu d'un magnifique discours.

« Olympie est un des hauts lieux du monde grec. Pour bien comprendre son stade, ses temples, cet atelier d'où sont sorties quelques-unes des merveilles de la sculpture, il faut méditer sur « l'esprit grec ». Dans sa période créatrice, la Grèce n'est plus le monde des marchands, des esclaves, des militaires, des roitelets sanguinaires et macabres. C'est un petit pays qui croit avant tout à *la vie de l'esprit*. Parce que les Grecs en avaient perçu la valeur unique et transcendante, cette vie de l'esprit n'a pas passé comme un caprice ou une fantaisie. Mais, conscients de se définir dans leurs valeurs nationales, ils ont voulu la mettre dans des institutions permanentes afin que cette griserie de la culture ne soit pas éphémère.

Et ils inventent l'Académie, ce lieu de rencontre des grands esprits. Leur besoin d'échanger, de discuter est bien connu. Et c'est ainsi que par une sorte de « cross-fertilization », ils en arrivent à ouvrir des chemins nouveaux. Le danger, c'est évidemment la recherche du neuf pour le neuf, du nouveau pour faire différent. Pour le Grec se rendant à l'agora, c'était comme s'il avait ouvert son journal du matin quand il demandait à ses amis : « Quoi de neuf aujourd'hui ? » Mais il y avait plus sérieux et plus profond. Il y avait Socrate et tous ses disciples qui s'opposèrent aux sophistes, ces commerçants de l'esprit. Socrate est à la base de l'esprit occidental pour deux raisons principales : premièrement, il a intuitionné l'importance de la définition rigoureuse sortie des a priori, des interprétations et des commérages. Déjà c'est l'introduction à l'esprit scientifique. Définir les mots en tenant compte de leurs nombreuses facettes, en établissant une hiérarchie entre les différents sens, en privi-

légiant entre tous les possibles ce qui épouse le mieux la réalité, la vérité, voilà Socrate ; deuxièmement, Socrate a initié l'Occident au dialogue et à la pédagogie qui part de l'élève et de ses dispositions naturelles.

Mais il n'y avait pas que Socrate. Il y avait les grands auteurs du comique et du tragique au théâtre ; il y avait les médecins, les musiciens. Il y avait les architectes qui ont conçu l'Acropole : ils ont mis dans la pierre et le marbre une idée nouvelle de l'homme et de la beauté. Plus que tous les peuples, ils ont su représenter la femme comme l'Aphrodite de Rhodes, la déesse Athéna. En comparant leurs grandes réalisations à celles des Égyptiens et des Mayas, on voit bien qu'ils ont créé un style entièrement nouveau. *La vie de l'esprit c'est la création*, des genres mineurs de l'artisanat jusqu'aux genres majeurs qui s'imposent à toute l'humanité.

Cette vitalité de l'esprit chez les Grecs explique leur régime politique. Chez les Perses et les grands empires d'Orient, les hommes sont conduits par d'autres hommes ou par des oligarques qui règnent et exploitent. Mais chez les Grecs, la vision et l'intelligence du bien commun leur ont fait découvrir et appliquer les lois de la démocratie. Elle était bien imparfaite cette démocratie première, mais qui, en ce domaine, a atteint la perfection après plus de deux mille ans ? Ce que signifie la démocratie pour un Grec, c'est que les hommes peuvent être influencés par des arguments plus que par le fouet, le cachot, la torture ou la peur de la mort. À cause des Grecs, nous ne pouvons pas accepter l'arbitraire d'un potentat, le knout d'un tsar, la dictature où qu'elle soit, même dans un syndicat. La démocratie, c'est le dialogue et, c'est la vie de l'esprit qui domine la politique et le social. De là est venu l'art de l'éloquence. La démocratie favorise non seulement l'art de converser mais celui de parler en public.

Les Grecs ont inventé les Jeux Olympiques. La guerre est mauvaise : elle dresse l'homme contre l'homme. Il faut unir les hommes et les compétitions sportives of-

frent une heureuse solution à l'agressivité. C'est cette prise de conscience qui a conduit les Grecs à « inventer » des jeux, à raisonner des règlements qui tempèrent les passions, qui disciplinent le corps. On a dit que Waterloo est une victoire anglaise qui a été gagnée sur le campus d'*Eton College*. On pourrait dire que bien des victoires sont dues au goût de la culture physique que le peuple grec a donné à tout le monde occidental et, par l'intermédiaire de la télévision, à bientôt tout l'univers. Aux Jeux Olympiques de Munich de 1972, on vit près de douze mille athlètes dont les prouesses, diffusées par le moyen des satellites, furent observées par plus de cinq cents millions de personnes, à la même heure. Ici, à Olympie, les Jeux n'attirèrent jamais plus de vingt-cinq mille personnes, foule considérable en ce temps où n'existait aucun service touristique : aucun hôtel, aucun restaurant, aucun transport organisé. Chaque spectateur devait tout transporter avec lui pour un voyage qui, en charrette, pouvait prendre deux ou trois semaines.

Cette vie de l'esprit si apparente dans l'éducation du corps, de l'intelligence, de la volonté, dans les jeux, les arts, les discours, les constitutions, les monuments, a comme base une conception rationaliste de l'univers et une conception humaniste : confiance dans l'usage de sa raison, confiance dans l'homme. La Grèce n'a pas inventé « l'esprit révolutionnaire » qui lui aurait paru une maladie de l'esprit. Il y a là trop de déraison, trop de démesure, trop d'*ubris*, trop de ruines humaines. Dans le fond, l'esprit grec c'est le contraire de l'esprit révolutionnaire qui ne croit plus dans l'homme, qui démissionne devant la tâche d'entreprendre un travail constructif et long. Le révolutionnaire ne réfléchit pas, il fait une colère destructrice. A-t-on jamais vu un révolutionnaire construire une Acropole ? Mais toujours on a vu des profiteurs leur succéder et exploiter à leurs fins propres les misères et les ruines accumulées par la révolution. Le Grec, avec son sens du bien commun, refuse ce qui est irrationnel. Il cherche ce qui est bon pour l'homme.

Et pourtant, un certain pessimisme, une certaine tristesse éclate dans les œuvres grecques. C'est parce que ces génies créateurs ne savent rien de la destinée humaine. Ils ne savent pas répondre à la question essentielle : « Où conduit la vie, où va l'homme ? » La Grèce nous a montré combien de richesses ? Mais en ce qui regarde le plus essentiel de l'essentiel, il nous faut bien prendre conscience de l'importance du message d'Israël. Il était nécessaire de venir en Grèce, de l'aimer, de la comprendre pour mieux aimer et pour mieux comprendre le message qu'Israël avait à nous transmettre ».

Delphes

Nous repartons sur la grand-route dans ce Péloponèse enchanteur. Quelques milles vers l'ouest jusqu'à Pyrgos et nous nous mettons à remonter vers le nord sur les bords de la mer Ionienne. Après soixante-quinze milles, un arrêt de détente sur la place Haghios Andréas, à Patras (100,000 h.), troisième port de la Grèce après Le Pirée et Salonique. Au sud-ouest de cette place triangulaire, une imposante cathédrale orthodoxe et l'église Saint-André. De l'autre côté de la ligne de chemin de fer, un quai sur la mer Ionienne s'appelle le quai d'André. Saint André, l'un des douze apôtres et frère de saint Pierre prêcha l'Évangile à Patras. La légende (peut-être est-ce l'histoire ?) raconte qu'il y fut crucifié et enterré. Nous longeons maintenant d'ouest en est, le golfe de Corinthe. De beaux pins jettent de l'ombre sur les plages de sable pâle. À Aegion, port important de seize mille habitants, où Agamemnon assembla les rois grecs pour « planifier » le siège de Troie, nous prenons le traversier qui, en deux heures et demie, nous fera accoster à Itéa. Le golfe de Corinthe est d'huile et le bateau chargé de touristes glisse doucement. La crainte du mal de mer s'avère sans suite. Tout le monde est heureux. Beaucoup de touristes français et j'ai grand plaisir à converser avec une dame très cultivée et très affable qui m'apprend qu'elle est professeur d'histoire dans un lycée de province et qu'elle voyage pendant ses vacances depuis de

nombreuses années « afin, dit-elle, de connaître les pays dont je dois parler à mes élèves ».

Nous approchons de la côte. Une chaîne de pics dénudés se profile : c'est celle des monts Parnasse dont le plus élevé, couvert de neige la plus grande partie de l'année, a huit mille pieds d'altitude. Comme Delphes, le Parnasse est consacré à Apollon. Montagne des Muses, c'était le séjour symbolique des poètes. « Ma Française et moi, nous nous entendons bien. Le Parnasse est un nom qui stimule notre mémoire et nous nous amusons à ressusciter les maîtres de l'École Parnassienne : Théophile Gauthier, Leconte de Lisle, Beaudelaire, de Banville, Sully Prud'homme, François Coppée, Paul Verlaine. Ces réminiscences parnassiennes et . . . françaises sont très émouvantes devant les monts Parnasse. Les Muses soufflent des poèmes à nos oreilles. Mademoiselle l'institutrice de France a de la difficulté à cacher son étonnement devant sa cousine du Québec qui lui donne la réplique du tac au tac :

« Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches

« Et puis voici . . .

« Mignonne, voici l'avril !

« Le soleil revient d'exil ;

« Moi, je me sens le cœur d'un ouvrier

« Pareil à ceux qui florissaient en Grèce

« Pourquoi je vis ? Pour l'amour du laurier.

« Là, tout n'est qu'ordre et beauté,

« Luxe, calme . . .

Voici Itéa, déjà ! Nous distinguons maintenant les crêtes pointues et ravinées, les versants raides surplombant les masses de sapins. Pendant quelque dix milles, nous traversons des champs d'oliviers sombres dont certains remontent, dit-on, à l'époque romaine et nous arrivons à DELPHES où nous séjournerons jusqu'à demain dans un hôtel dont l'étage supérieur, le septième, est au niveau de l'entrée et du « lobby ». Il me faut prendre l'ascenseur et descendre sept étages pour trouver ma

chambre au premier. Par la fenêtre, j'aperçois des arbres qui dévalent des pentes. Les étages de notre hôtel font la même chose : ils dévalent le flanc d'une colline dont le sommet sert de plateforme à l'étage qui abrite la réception, la salle à manger et d'autres services. Original, fonctionnel et joli.

La grandiose cité ancienne est entourée sur trois côtés par le mont Kirphis et les roches « Resplendissantes » (Phaédrïades) d'où les eaux de la Source Sacrée s'échappent. Les anciens avaient choisi ce site, un des plus beaux au monde, pour y loger l'Oracle d'Apollon qui exerça son influence sur les gouvernements et les peuples pendant une dizaine de siècles (VIIe avant J.-C. au IVe après). C'était le centre spirituel le plus important de ce temps. La grandeur de ce lieu met l'accent sur la religion, les relations avec Dieu plutôt que les relations entre les hommes, comme à Olympie. Delphes et Olympie, deux facettes de l'humanisme grec.

La visite du site est une longue escalade en zigzag de la Voie Sacrée large de quinze pieds à travers des ruines de toute sorte : monuments votifs ou « Trésors » construits par les grandes cités de la Grèce pour exprimer leur piété et leur puissance, des files de statues dont il reste les socles, des niches, la base d'un hémicycle, un Bouleutarion (sénat), des portiques, etc., etc. Mais les plus spectaculaires sont celles, restaurées, du temple d'Apollon : une armée de colonnes solides, simples et d'une beauté raffinée. Ce temple repose sur un terrain dont le mur de soutènement construit au VIe siècle avant J.-C. est un des travaux les plus remarquables effectués à Delphes. Ce mur est intéressant pour une autre raison : quelque huit cents actes officiels (affranchissements d'esclaves, par exemple) y sont gravés. C'est dans ce temple que se trouvait l'adyton ou chambre souterraine où la Pythie, assise sur un trépied, inspirée par des fumées hallucinantes, prodiguait ses avis et ses prophéties aux fidèles qui s'étaient purifiés dans les Eaux Sacrées et avaient fait leurs offrandes au

dieu. Nous monterons malgré la chaleur torride jusqu'au théâtre construit au IV^e siècle avant J.-C. et restauré par Eumène II en 159 de notre ère. En grande partie conservé, il est fait de trente-cinq gradins de pierre du Parnasse et peut asseoir cinq mille personnes. Nous pourrions monter encore jusqu'au stade qui domine de mille deux cents pieds le golfe d'Itéa. Comme à Olympie, il n'avait d'abord que des talus de terre pour asseoir les spectateurs. Mais Hérode Atticus l'a pourvu des gradins de pierre qui existent encore aujourd'hui.

Nous choisissons de revenir vers le temple. Nous nous assoyons sur les pierres millénaires. Le ciel est d'un bleu léger, translucide. Les cigales chantent dans le soleil. Inspirés par cette atmosphère extraordinaire, nous réfléchissons ensemble sur le sens de Delphes. Pourquoi les Grecs y venaient-ils et nous à leur suite ? C'est à cause *du problème fondamental de la connaissance* : que savons-nous ? Comment savoir davantage ? Hésiode, par le travail et le voyage, avait élucidé les grandes règles de l'histoire objective et impartiale. Il regardait vers le passé. Mais l'homme veut aussi connaître l'avenir. Ainsi, un roi veut agrandir son territoire. Son ennemi est-il plus puissant que lui ? Comment acquérir cette connaissance vitale ? Plus humblement, il y a le cœur qui veut savoir : « Celle que j'aime, m'aime-t-elle ? Celui que j'aime est-il digne de moi ? » Delphes répond à ce besoin des hommes par le recours aux dieux. Eux, ils doivent connaître non seulement le passé et le présent mais aussi l'avenir et me connaître, *moi et tous mes problèmes*. Et ce sont les puissants, et ce sont les masses qui viennent à Delphes parce que leur puissance, leur amour, leur avenir, leur bonheur sont en jeu. À Delphes, ils trouvaient un intermédiaire entre les dieux qui savent tout et eux qui ont besoin de savoir : c'est la pythonisse. Ses oracles sont aussi vagues et dramatiques qu'une phrase peut l'être. Les hommes de ce temps se laissaient prendre à ce miroir aux alouettes. Mais ceux du vingtième siècle sont-ils plus brillants qui boivent les horoscopes insignifiants des journaux et des revues ? Le problème majeur de la connaissance engendre des

excès, des lubies à cause de la pauvreté de notre intelligence. Des gens rusés ont toujours été vifs à concevoir la manière d'exploiter l'angoisse existentielle et la crédulité des pauvres en culture qui ont recours au pouvoir magique pour atténuer leurs inquiétudes, pour alimenter leurs espérances, pour atteindre une certaine forme de bonheur personnel et se donner un surplus de courage face à la vie, ce tunnel noir qu'il faut traverser. Par de rares hublots, notre intelligence perçoit difficilement les réalités, les vérités : comment s'y retrouver ? comment voir clair ? comment comprendre ? Les mathématiques nous ont éclairés sur les distances et les espaces. Les sciences nous ont appris à connaître l'atome, la cellule, les hormones, etc., mais qui nous renseignera, avec certitude, sur le cœur humain, sur l'avenir ? Voilà le problème posé par Delphes. La solution qu'on y a trouvée est bien faible mais elle est universelle. Nos tireuses de cartes, nos médiums, les jeteuses de sort, que démontrent-ils sinon la même réponse que la pythonisse de Delphes aux besoins de l'homme et la même impuissance de notre condition devant le problème de la connaissance.

Delphes paraît rapprocher du sacré mais elle est un mensonge où l'homme se ment à lui-même. Delphes est un échec de l'esprit. L'avenir est entre les mains de Dieu. Les vraies réponses aux inquiétudes, aux maladies du cœur et à la pauvreté de nos moyens de connaître toute la RÉALITÉ se trouvent dans l'Évangile. Jésus-Christ n'a pas cru bon de répondre à toutes les questions. Il répond seulement aux essentielles. Avec Lui, nous savons que le tunnel débouche sur quelque chose, que nos vies sont orientées et que notre quête jamais achevée de bonheur n'est pas inutile. Jésus-Christ est venu : Delphes est morte.

Et nous allons maintenant visiter cette tombe qu'est en fin de compte un musée. Celui de Delphes est rempli de trésors inestimables. L'Aurige ou conducteur de char, grande statue de bronze (475 avant J.-C.) est peut-être celui que j'ai aimé le plus avec la statue d'Antinous (130 de notre ère), favori de l'empereur Hadrien.

Conclusions

Dernier soir de notre voyage. Réunion sur le toit-jardin de l'hôtel. L'air est doux, le ciel criblé d'étoiles. Pas de pluie ni de nuage, au sens figuré comme au sens propre, pendant tout le temps de notre odyssée : Ulysse est loin derrière nous, aux prises avec ses vents et ses tempêtes. Demain, bien avant l'aube, notre autocar nous prendra en charge pour la dernière fois et à fleur de précipices que les phares découpent, dans des chemins en réparation pleins de trous et d'ornières, il nous tiendra éveillés par des détonations inquiétantes. Le vieil autocar n'en peut plus. Dans la course finale de cent dix milles vers l'aéroport, il proteste tout le temps. Grâce à la débrouillardise de Madame Lazaridou et au sang-froid du chauffeur, nous attrapons, mais de justesse, notre avion pour Rome. Quelques heures d'escale à l'aéroport de Fiumicino et c'est l'étape ultime.

J'ai beaucoup parlé de la Grèce antique, très peu de la Grèce moderne : le pays physique est toujours et peut-être de plus en plus splendide et je l'ai implicitement mentionné ; le pays vivant est le plus attachant qui soit : la gentillesse, l'amitié, l'hospitalité sont des qualités que l'on trouve partout. Nous avons vu que la Grèce est aux prises avec tous les problèmes qui confrontent aujourd'hui tous les pays du monde. Elle subit comme les autres le choc d'une évolution trop rapide des idées et des sociétés et l'inconvénient de l'interférence indue mais inévitable de la politique et de l'économie mondiales. Je me demande ce que dirait Socrate aux « étrangers » qui tentent d'une manière ou d'une autre, plutôt moins opportunément que plus, de s'immiscer dans les affaires de son pays. Pour ma part, je ne veux pas risquer de mériter l'apostrophe lancée un jour à l'empereur Alexandre le Grand : « Sois gentil, ôte-toi de mon soleil ». Et je me permettrai seulement de souhaiter à ce grand peuple des gouvernements sages, habiles et efficaces qui respectent ses droits et lui apportent une toujours plus parfaite liberté.



NOS ANNONCEURS

Nos annonceurs participent à la vie de la revue.
Nos lecteurs sont tous intéressés à leur succès...
Ils les consultent d'abord...

RÉPERTOIRE DES RUBRIQUES

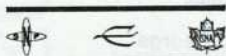
Assurances générales	Éditions
Assurance vie	Fer
Avocats	Imprimeries
Cigarettes	Mercerie
Comptables	Placements
Coopératives	Quincaillerie

Répertoire des Noms

Bélanger, Lorenzo & Associés	Lacoste, Claude
Bellefleur, Gustave	Lange, Émilien
Bertrand, Guy	Lanthier, Roger
Bilodeau, Réal	La Québécoise
Brabant, Aurèle	La Solidarité
Brassard, Jean	Létourneau, Bernard
Buffet Louis-Quinze	Maillé, Gilles
Camus, Raymond	Mainville, George
Canuel, Germain	Maranda, Jean-Hubert
Chabot, Pierre	Marcil, Pierre-Paul
Charbonneau, Yves	Michaud, Robert
Charron, Gabriel	Montréal Oxygène
Chevrier, J.-Normand	Pelletier, Jean-François
Cossette, Jean-Marie	Poirier, Fernand
Éditions Bellarmin	Prévost, Maurice
Desforges, Beaudry, Germain & Associés	Rheault, Fernand
Desjardins, Gilles	Richard, Clément
Doray, Pierre	Robillard, Michel
Dr Jacques Boulay	Robillard, Pierre
Fédération des Magasins Co-op	Roy, Édouard
Filion, Roland	Roy, Robert
Gauvreau, Charles-A.	Senécal, Yvan
Grenier, Paul	Thérien Frères
Houde, G.-E.	Vachon, Robert
Jacques-Cartier (Imprimerie)	Viau, Lucien & Associés
Jasmin, Alban	



À VOTRE SERVICE
DANS LE
GROUPE
DE
POINTE



SOCIÉTÉ NATIONALE DE FIDUCIE
L'ÉCONOMIE MUTUELLE D'ASSURANCE
SOCIÉTÉ NATIONALE D'ASSURANCES

- Assurance-vie régulière et variable
- Assurance collective
- Rentes viagères
- Revenu-épargne variable

L' ÉCONOMIE
MUTUELLE D'ASSURANCE

Agences et unités

DRUMMONDVILLE • GRANBY • JOLIETTE • LAVAL • LONGUEUIL

MONTRÉAL • OTTAWA • QUÉBEC • SHERBROOKE

385 est, rue Sherbrooke, Montréal H2X 3N9,
tél. : 844-2050

ASSURANCES GÉNÉRALES

ROGER LANTHIER & FILS

655, chemin Bord de l'eau,
878-2455 — 671-6102

St-Lambert

AVOCATS

GUY BERTRAND &
CLÉMENT RICHARD, avocats

42, rue Ste-Anne, suite 200
Québec

Téléphone : 692-3951

COMPTABLES

Desforges, Beaudry, Germain
& Associés

Comptables agréés

210 ouest, boul. Crémazie,
suite 2

Montréal 354 — Tél. · 388-5738

LUCIEN VIAU & ASSOCIÉS
comptables agréés

Charles Gauvreau, C.A.

Fernand Rheault, C.A.

Robert Roy, C.A.

Pierre Doray, C.A.

Yves Charbonneau, C.A.

210 ouest, boul. Crémazie, suite 4

Montréal 351 388-9251

Lorenzo Bélanger et Associés

comptables agréées

2055, rue Peel, bureau 1025

Montréal, Québec H3A 1V4

(514) 849-9167

COOPÉRATIVES

:cooprix:::

... C'EST LA SOLUTION

VIENNENT DE PARAÎTRE
**LES DÉBUTS DU RÉGIME SEIGNEURIAL
 AU CANADA**
 par MARCEL TRUDEL

Une étude magistrale sur la mise en place du régime seigneurial en Nouvelle-France et sur son fonctionnement, des débuts jusqu'en 1663.

Un très beau volume relié — 313 pages — 23.5 cm
 Dans la collection « Fleur de lys » — \$12.00

**LA SOCIÉTÉ CANADIENNE-FRANÇAISE
 AU XIX^e SIÈCLE**

ESSAIS SUR LE MILIEU — Par Gérard Parizeau

Dans cet ouvrage, Gérard Parizeau tente d'expliquer un siècle et certains personnages qui ont contribué à le faire (Joseph Bouchette, Mgr Ignace Bourget, P.-J.-O. Chauveau, Philippe Aubert de Gaspé, Joseph Papineau, etc.). Nombreuses illustrations — 550 pages — 21.5 cm — \$12.00

En vente partout

FIDES

245 est, boul. Dorchester, Montréal

861-9621

FER

F.X. LANGE INC.

ACIER DE STRUCTURE SECOND
 TIGE À BÉTON — PLAQUES

11580 est, boul. Henri-Bourassa
 MONTRÉAL 478 - 648-7445

IMPRIMERIES



388-5781 8125, rue Saint-Laurent

Montréal 351, Qué.

IMPRIMERIE
JACQUES-CARTIER INC.

Imprimeurs-lithographes
 Service d'artistes

8477, 8e ave. Mtl 455 - 729-1851

MERCERIE TAILLEUR

LA BOUTIQUE LE PATRIMOINE inc.

Gilles Maillé, propriétaire

Spécialité : Habits sur mesures

6990, RUE ST-HUBERT, MONTRÉAL

273-2523

PLACEMENTS

RAYMOND CAMUS INC.

Courtier en valeurs mobilières

500, place d'Armes, ch. 1020, Montréal — Tél. : 842-2715

OBLIGATIONS — Actions et Fonds mutuels

QUINCAILLERIE

EDOUARD ROY & FILS LTÉE

Quincaillerie en gros
exclusivement

4115 est, rue Ontario, MtL 403

Tél. : 524-7541

François-Albert Angers

POUR ORIENTER NOS LIBERTÉS

Volume de 280 pages. Il assemble les meilleurs articles de M. Angers, écrits entre 1939 et 1969. Pour la première fois le public a à sa disposition les grandes lignes de la pensée de M. Angers. Livre essentiel pour connaître les orientations et les appuis rationnels de ce maître du nationalisme québécois. (\$5.)

COMPLIMENTS DU**Mouvement National des québécois****ET DES SOCIÉTÉS MEMBRES :**

SNQ ABITIBI-TÉMISCAMINGUE
SNQ CENTRE DU QUÉBEC
SNQ CÔTE-NORD
SNQ EST DU QUÉBEC
SNQ DES HAUTES RIVIÈRES
SNQ DU LANAUDIÈRE
SSJB DE MONTRÉAL
SNQ OUTAOUAIS-NORD
SNQ RÉGION DE L'AMIANTE
SNQ RÉGION DE LA CAPITALE
SNQ DES LAURENTIDES
SNQ SAGUENAY - LAC ST-JEAN
SNQ RICHELIEU - YAMASKA
SSJB DE ST-JEAN
SSJB DE LA MAURICIE

**LE MÉTRO DE MONTRÉAL
EN PHOTOS ET EN PROSE**

par

Dominique BEAUDIN

Nous avons recueilli un certain nombre d'exemplaires
de cet ouvrage qui nous est souvent demandé.

En vente à \$1.50 — Case postale 189
Succursale N
Montréal, Québec H2X 2N2

LES AMIS DE LA REVUE

Hommage de
GUSTAVE BELLEFLEUR

BIJOUTERIE POMPONNETTE inc.

M. Jean Brassard, prés.
256 est, rue Ste-Catherine
Montréal 129 - 861-9293

BIJOUTERIE SILENCE enr.

M. Pierre Chabot, gérant
1935, rue Des Érables
Montréal 133 - 523-3673

HOMMAGE
D'UN AMI

AURÈLE BRABANT
Courtier en assurance

1840, 55e av., Pointe-aux-Trembles
Montréal 530 - Tél. : 642-7907

BUFFET LOUIS QUINZE inc.

Banquets - mariages
7230, 19e avenue, Rosemont
Montréal 453 - 376-8660

GERMAIN CANUEL, avocat

31 ouest, rue St-Jacques
suite 400
Montréal 126 - 842-9403

GABRIEL CHARRON

563, 45e avenue
LaSalle - 366-9116

NORMAND CHEVRIER
opticien d'ordonnances

537, rue Cherrier
Montréal 132 - 845-2673
Succ. : 903, Marie-Victorin
Tracy, Qué. - 742-3349

Hommage de
JEAN-MARIE COSSETTE

GILLES-H. DESJARDINS

Case postale 40
Rapide-des-Joachims
Comté de Pontiac

FILION et ROBILLARD
Notaires, Conseillers juridiques

11903, rue Ste-Gertrude
Montréal-Nord - 322-1960
Roland Filion - Pierre Robillard

LAINE PAUL GRENIER Enrg.

Spécialité : Laine du Québec
2301 est, rue Fleury
Montréal 360 - 388-9154

LES AMIS DE LA REVUE

Dr ALBAN JASMIN
7541, boulevard LaSalle
Un sympathisant de toujours

CLAUDE LACOSTE
5325, rue Hubert Guertin
Saint-Hubert, Québec
Téléphone : 678-2947

PIERRE-PAUL D. MARCIL
Chirurgien
ROUYN-NORANDA

Jean-Hubert Maranda, avocat
325 est, boulevard St-Joseph
Montréal - 288-4254

Dr ROBERT MICHAUD
241 ouest, rue Fleury
Montréal 357

Montréal Oxygène Inc.
4890, 5e ave, Rosemont
527-3656
Geo.-E. Houde, président

ABONNEZ
UN AMI

PEINTURE BLAINVILLE ENRG.
1020, boul. Labelle
Blainville - 435-0248
George Mainville

JEAN-FRANCOIS PELLETIER
Conseil en publicité et
communication

1500, rue Stanley, bureau 425, Mt

PHARMACIE LÉTOURNEAU
3828, boul. Décarie
Montréal - 484-7311

DOCTEUR FERNAND POIRIER
822 est, rue Sherbrooke, suite 400
Montréal 132 Lan-3000

MAURICE PRÉVOST
Directeur de l'Éducation
des Adultes
Commission Scolaire Régionale
Duvernay

MICHEL ROBILLARD, Notaire
2650 est, rue Beaubien
Montréal 402 - 728-4541

Hommage de
Yvan Senécal

HOMMAGE DE
ROBERT VACHON
Médecin

HOMMAGE
D'UN AMI

L'ACTION NATIONALE

REVUE MENSUELLE (sauf en juillet et août)

DIRECTION : JEAN GENEST

Rédaction et administration : C.P. 189, Succursale N, Montréal,
H2X 2N2 ou Tél. de 3 à 6 : 866-8034

Abonnement : \$10.00 par année. De soutien : \$15.00

Les articles de la revue sont répertoriés et indexés dans le
CANADIAN PERIODICAL INDEX, publication de l'Ass. Can. des
Bibliothèques Périodex, publié par La Centrale des Bibliothèques,
et RADAR (Répertoire analytique d'articles de revues du Québec)
publié par la Bibliothèque nationale du Québec.

LA LIGUE D'ACTION NATIONALE

PRÉSIDENT : M. François-Albert Angers

VICE-PRÉSIDENTS : Madame Paul Normand
Charles Poirier

SECRÉTAIRE : M. Gérard Turcotte

TRÉSORIER : M. Yvan Sénécal

DIRECTEURS :

MM. René Chaloult

M. Yvon Groulx

Richard Arès

Dominique Beaudin

Albert Rioux

Jean-Marc Léger

Jean Genest

Patrick Allen

M. et Mme Michel Brochu

Claude Trottier

Jean Mercier

Jean Marcel

Rosaire Morin

Jean-Marc Kirouac

Dr Pierre Dupuis

Léo Jacques

Dr Jacques Boulay



*Quand tous les Québécois
se donnent la main...*

La Solidarité

COMPAGNIE D'ASSURANCE SUR LA VIE

Siège social à 925, chemin St-Louis

Québec